

Christian Combaz

**La France
mérite mieux
que ça.**

Essai

Né de mère corse et de père savoyard, dressé à devenir un Français sans réserve, écrivain de surcroît, c'est à dire conscient et fier des mérites de ma langue, je reste malgré moi et malgré tout un demi-Franc. Ma loyauté envers mon pays est-elle en cause ? Non, c'est la France qui est devenue la moitié d'elle-même. Ce sentiment de semi-nationalité, de sourde frustration est partagé par nombre de ceux qui nés, élevés Français se sentent expropriés, chassés de leur maison commune, de leur passé, de leur bercail par l'évolution de leur pays vers le statut de vague zone géographique peuplée de communautés américanophiles où les individus deviennent interchangeable et les cultures locales tolérables à condition de se faire oublier.

Je m'adresse à ceux qu'on a priés de se taire. Je m'adresse à eux pour les convaincre de ne pas renoncer au charme d'être français, de parler et d'écrire le français, de se référer souvent à l'histoire du pays afin d'y puiser des raisons d'agir ou de s'abstenir. On aurait tort de croire que seul le dédain de la capitale anime les particularismes en France. Les provinces ont conscience d'être plutôt le sel de la nation . C'est chez elles que s'est réfugié depuis peu le pays entier, le pays profond, la langue réelle contre la langue légale. Les provinces qui ont fait la France sont capables de la refaire. Les provinces qui ont fait le parler de la France lui réapprendront à parler .

Nombreux sont depuis toujours les provinciaux qui aspirent à une identité de voisinage, contre ce qui se passe *là-haut*. Une génération plus tard si rien n'a été fait le phénomène mène au désir d'indépendance. Or rien n'a été fait. Donc nous y sommes. En Savoie et en Corse, mes deux patries d'origine, les symptômes se manifestent toujours plus nombreux. En Corse c'est la diplomatie de la cartouchière. En Savoie on imprime des cartes d'identité et des plaques minéralogiques au chiffre d'un futur état souverain savoyard. Les représentants de la France n'ont donc pas fait leur travail. Je ne parle pas des préfets qui l'ont accompli au prix de leur vie ou de leur liberté . Je parle des autres : les haut fonctionnaires européens, les élus qui écrivent des sottises sur papier glacé, ceux qui les font imprimer aux frais de la nation, les infligent à ceux qui les paient, et envoient des circulaires comme celles d'où extrais ceci, à la volée:

Ne faut-il pas faire un état exhaustif des interventions des collectivités dans différentes compétences pour ensuite les organiser dans le but d'identifier le porteur de projet ?

Contre les fourriers du crétinisme culturo-administratif dont les exemples émailleront ces quelques pages et dont on trouvera le musée en annexe, je me propose de désigner le meilleur de l'esprit français afin de l'opposer à ceux qui n'y croient plus . Quand on lit ce qui précède on comprend qu'ils s'interrogent :

où est passé le sens de la nuance, de l'ellipse et de l'antiphrase, où sont l'humour et la vigueur épique, où sont les mots qui griffent et qui épingle, où est l'âme de la langue ?

Dans la morale des érudits de campagne. Dans les sociétés savantes locales. Dans les lectures des abonnés à la bibliothèque de leur quartier. Dans le langage pointu des étudiants africains. Dans le vocabulaire des vieilles personnes sans autre éducation que celle qui consiste à raffiner un humanisme de proximité . Bref partout sauf parmi les élites interchangeables qu'on nous désigne et que nous subissons. Partout sauf dans les discours de nos politiques, dont il sera beaucoup question dans ces quelques pages, parce qu'il nous fait honte.

Partout, sauf là où l'on prétend depuis trente ans que se trouve la France. L'esprit français est entré en résistance. C'est tellement vrai qu'il n'est même plus permis de le définir (notamment par la pureté de sa langue) sans être soupçonné de sédition et de xénophobie . Au nom de quoi ? Du mot *pureté*, évidemment.

Or sans ce mouvement clandestin la France serait progressivement, méthodiquement, opiniâtrement écartée de notre vue, de notre admiration, et bientôt de notre souvenir. Le coeur de notre pays, retourné à son maquis, attend des jours meilleurs et les appelle de ses vœux. Il les voit poindre et lit ce genre de propos comme on écoutait autrefois la radio de Londres. Le phénomène symptomatique auquel on assiste en ce moment est le mélange des ultra-loyalistes et des indépendantistes qui se retrouvent dans les mêmes salles parce qu'ils s'entendent sur un diagnostic commun : la France n'est plus la France.

L'idée de ce livre a germé au cours d'une conférence de presse qui réunissait, dans une cave du XII^{ème} siècle écrasée par une batterie de rampes fluorescentes, trois bretons en querelle avec Paris, deux basques, des languedociens, des catalans et des savoyards. Ces derniers étaient fort nombreux et déterminés. La partie se jouait sur leur terrain. Sous les voûtes, rôdaient les mânes farouches des derniers ducs de Savoie. Sous l'estrade un personnage étroit et souriant semblait jouir de voir la presse locale assister à son triomphe : c'était le chef des « indépendantistes savoyards », un mouvement qui navigue entre folklore patoisant et droit international Son ambition est de remettre en cause la validité du traité d'annexion de 1860 ; (La Savoie du Roi de Sardaigne tombait dans le giron de Napoléon III, après avoir été adoptée par la France en plusieurs occasions, notamment à la Révolution, où elle a livré passage aux armées de la liberté avant d'être obligée de cacher ses prêtres, ce qui lui a donné une très mauvaise opinion des révolutionnaires).

Je l'ai prié à dîner, pour entendre ses arguments. Sa thèse historique, à supposer qu'elle soit judicieuse, n'intéresse personne au delà des dix pour cent de partisans qu'il possède déjà. Les gens se moquent de savoir si la Savoie, le dernier pays à avoir rejoint l'ensemble français, a été annexée selon les règles du droit ou non. En revanche les Savoyards sont majoritairement sensibles à des notions moins juridiques : en admettant que le référendum d'annexion n'ait été ni truqué, ni trahi, en admettant qu'en un chœur unanime les Savoyards (qui avaient encore un sénat et une armée en 1861 c'est à dire à une époque où Gustave Eiffel et Sarah Bernhardt étaient déjà de ce monde) aient adhéré à l'ensemble Français avec fierté, les raisons de cette fierté sont-elle aussi nombreuses que le jour de la signature?

Si ce n'est pas le cas, quel pourcentage de satisfaits reste t-il? Quatre vingt pour cent ? Trente ? Dix ?

« L'objet d'un mouvement comme le vôtre ai-je dit à mon tribun indépendantiste, avec la solennité cafarde d'un étudiant barrésien, ne serait-il pas, plutôt, de faire honte à la France de ce qu'elle est n'est plus, afin qu'elle le redevienne ? Si vous vous sépariez d'elle, vous contribueriez à l'affaiblir davantage » .

Il m'a répondu qu'il se fichait bien de l'affaiblir. Il tenait à s'en séparer au contraire. Il ne songeait pas à la relever. Le PIB par habitant était plus fort en Savoie que dans nombre de pays plus vastes. Mais le transport routier dévastait la région. Le tourisme industriel la tiers-mondisait.

« La preuve, me dit-il, si vous prétendez que notre indépendance affaiblirait la France, vous admettez que la Savoie possède un poids essentiel, donc un avenir radieux. »

A quoi je répondis à mon tour que si la Savoie, la Corse, le pays basque etc en venaient à posséder un jour un avenir propre, il n'était pas certain qu'il fût radieux. On pouvait même être certain du contraire. Si l'ensemble français, épuisé par une crise économique, ou grippé par l'égoïsme, la pléthore et la nullité de son administration éclatait en particularismes fédérés, ce serait mauvais signe pour tout le monde et pas seulement pour la France : on se demande en effet comment un partage issu d'un appauvrissement de la maison-mère serait source de richesse pour les régions autonomes.

Cette rencontre, restée sans lendemain ne fut pas un accident. Ce soir-là nous étions venus de deux bords opposés constater la même chose. Nous sommes placés en ce moment à une distance égale entre les deux cas que j'imaginai : ou la France redevient admirable et elle retrouve la confiance des territoires qui la constituent, (sans parler de ceux qui la soutiennent) ou elle n'a que faire d'être admirée et elle les

perdra, comme elle perdit la Savoie plusieurs fois dans l'histoire.

Oui, j'entends ce que vous dites. A quel titre un écrivain ose t-il s'infliger le ridicule de parler de la France et de décréter ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas ?

L'écrivain possède un titre naturel à s'exprimer sur ce sujet. Il réunit et il apprivoise les caractères du peuple qui l'a vu naître. Il interroge sa langue, qui est une mine d'informations là-dessus. On lui reconnaît en général une certaine psychologie et un sens instinctif du destin. L'histoire de son pays l'intéresse donc comme une histoire de famille. La mode qui consiste à laisser plutôt parler les démographes, les scientifiques, et les sociologues de la définition d'une nation ou de l'évolution d'une langue est extrêmement récente. Jusqu'ici, la définition du Français tout court mais aussi du français tel qu'on le pratique appartenait à Barrès, Péguy, Giraudoux, Malraux, Mauriac. Même Daninos eût mieux parlé de la France que le moindre des spécialistes qu'on nous désigne comme tels sur les plateaux de télévision. La preuve, ils évoquent désormais la « France plurielle » comme ils nous parlent *des* cultures ou *des* savoirs. Dans leur esprit, les nations comme les notions se juxtaposent sans s'empiler, sans s'agréger, sans jamais devenir cathédrales. D'une cathédrale, ils font un tas de pierres. Il s'interrogent sur la nature du calcaire, sur le rapport de l'homme avec le calcaire, mais jamais sur la voûte. Ils réfléchissent sur le constituant et non sur le constitué, le signifiant et non le signifié. Toutes les définitions ici-bas sont relatives, certes. Mais ce n'est pas une raison pour les juger illégitimes. Or la nationalité, l'origine, le destin des êtres dans leur milieu, la légende dorée des saints patrons de la France linguistique, rien de tout cela n'est illégitime.

Quand une poignée de syndicalistes de la métallurgie ou de l'électromécanique monte à l'assaut d'un plateau de télévision pour se plaindre de voir démanteler son « outil de travail » au bénéfice d'un « repreneur » ou d'un « bradeur », quand ils accusent le gouvernement de « casser l'emploi », la plupart de nos compatriotes jugent qu'ils ont bien raison. Je prie donc mon lecteur de consentir aux écrivains le même droit : quand le navire linguistique et culturel français multiplie les voies d'eau, quand l'outil de travail est démantelé sous leurs yeux, ils s'émeuvent à juste titre. Les écrivains qui se débattent pour rester à flot et perpétuer leurs moyens d'existence défendent aussi leur pain. Contre les ministres qui parlent des mesures *sur lequel* on votera au Parlement, contre les présidents de la république qui déclarent (14 juillet 2004) que « c'est la raison *pour lequel* le gouvernement ne baissera pas l'impôt cette année », contre les analphabètes de la télévision qui infligent

leurs pataquès à dix millions de gens, contre ceux qui mutilent le langage et l'histoire de notre pays en permanence, les gardiens des clés que sont les écrivains ont leur mot à dire.

Mais admettons que mon principal titre à parler de la France ne soit pas celui-là. D'ailleurs il serait idiot de me prévaloir d'écrire à une époque où tout le monde le fait. En revanche je me prévaux d'une représentativité sociologique. Je suis né dans un milieu moyen, dans une génération nombreuse, dans un mélange de Paris et de Province, dans une famille issue de deux pièces rapportées récentes, la Corse et la Savoie. Mon père s'est installé comme des millions de ses semblables dans la ville voisine, puis il est monté à la capitale pour étudier, puis il a vécu et infligé à ses enfants le grand brassage de l'après-guerre, la mobilité du travail, les déménagements etc.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, il n'a jamais été question chez nous que de loyalisme envers la France et son histoire. Encore serait-il plus juste de préciser que la question ne se posait même pas. Pour le village de Corse où mes frères et moi-même nous allions en vacances et où vivait encore une partie de notre famille, les choses enviables se passaient, pour la plupart, sur le continent : la réussite à un examen, une nomination. Je me souviens d'avoir visité la maison de certains de nos amis à Carghese et d'y avoir consulté les papiers d'un ancien ministre, Campinchi. On ne le prenait pas pour un traître ou un collaborateur parce qu'il avait siégé au commerce ou à l'Intérieur.

Côté Savoyard, c'était encore plus frappant : la famille de mon père avait le loyalisme dans le sang. Issu de la toute petite bourgeoisie des vallées alpines, mon père a payé ses études d'ingénieur en travaillant comme pion. Il a préparé l'école coloniale avant sa fermeture. La représentation de la nation Française outre mer ne lui faisait pas peur. Il avait une notion très claire de ce qu'il fallait représenter. Il admirait les valeurs françaises . Il ne parlait pas de la France « plurielle », imbécile expression qui sent le socialisme de salle polyvalente. Pour lui la France était unique. Partisan du général de Gaulle, il a envoyé ses enfants chez les prêtres par conviction catholique mais aussi parce que c'était le lieu où il lui semblait que la culture française s'apprenait le mieux. Arraché au patois, il voulait que ses enfants parlent comme lui-même et si possible comme des Monchus, des Messieurs. A l'âge de la retraite il a composé une biographie du grammairien Vaugelas, livre qu'à ma grande satisfaction l'Académie Française a couronné l'an passé.

Voilà pour illustrer que pour le collégien que j'étais, la question de l'appartenance ne se posait pas : il y avait une échelle de valeurs françaises accessible à l'imagination, c'était celle qui avait animé des générations de collégiens avant moi . Quand

on voulait devenir écrivain elle menait à l'école normale supérieure. Hélas ma confiance aveugle a coïncidé exactement avec la période où l'École normale supérieure huait le général de Gaulle en visite et où ses élèves refusaient de lui serrer la main parce qu'il était suspect de fascisme, où ce temple de l'esprit français était infesté de staliniens, d'admirateurs de Che Guevara et de psychanalystes qui se pressaient aux conférences de Lacan. Mais ce n'est rien encore sans la démolition qui a suivi. Il est nécessaire d'en décrire les étapes afin de faire comprendre la déception qui s'est emparée de ceux qui ayant commencé à gravir l'échelle se sont aperçus qu'on démontait l'estrade.

En classe de troisième au creux des années 60 les pères Jésuites perpétuaient, sans doute par inadvertance, un système éducatif où il était encore permis d'étudier Montaigne ou Pascal. Nombre de lycées faisaient de même. C'était juste avant la tourmente. Après, la plupart des exigences qui présidaient à une éducation dite traditionnelle ont été abandonnées en trois ou quatre ans pour permettre à des jeunes gens de classes populaires, grandis dans des familles où l'héritage culturel était sommaire, de se mesurer à leur tour à la littérature et à la philosophie.

Au lieu de placer un escabeau sous les pieds de ceux pour qui la première marche était encore trop haute on a rasé le perron. On a raccourci tout le bâtiment. On a généralisé l'usage du plan incliné, quitte à susciter des vocations de handicapés parmi ceux qui auraient pu gravir l'escalier mais à qui on n'a jamais laissé cette chance. Pour éveiller les jeunes esprits, on a commencé à préférer Boris Vian à Giraudoux, Jacques Prévert à la Légende des siècles et les Mains Sales au théâtre de Marivaux.

Désormais nous sommes encore plus bas. Le plan incliné n'arrête pas de descendre. Le hall d'accueil du savoir est carrément situé en sous-sol. On étudie Annie Ernaux et Catherine Angot en classe de seconde après avoir subi Jacques Lanzmann en troisième, Daniel Pennac en quatrième et Pierre Perret en sixième. Le *rôle prescripteur du professeur de lettres*, est en train de dévaster l'idée même de ce qu'était la littérature il y a une génération. Il est surtout devenu une manne financière pour les éditeurs compromis dans des campagnes souterraines de lobbying économique en faveur de titres rassembleurs du genre « le racisme expliqué à mon hamster » .

Dans les années 70 il ne s'agissait pas seulement de modernité, d'iconoclasme (encore que dans le contexte politique, ce fût important) il s'agissait aussi de simplifier sans cesse le langage de l'accès à la culture, de rabaisser en somme le degré d'exigence, sans s'aviser que la simplification

du langage implique, inévitablement, l'amenuisement de la pensée. Quand on lit les émois du héros de l'arrache-cœur de Boris Vian, on est déjà frappé par l'impressionnisme, par le flou permanent de cette façon de décrire les sentiments et les êtres. Chez Céline, autre grand sujet d'étude chez les professeurs de la modernité, l'impressionnisme est la règle aussi, la niaiserie en moins. Dans les deux cas ce glissement vers la pensée floue, vers l'inventaire à la Prévert s'accompagne d'une philosophie satisfaite de type moi j'aime, moi j'aime pas. Voilà qui justifie toutes les âneries au nom de la sincérité, tous les renversements de valeurs, toutes les ruptures historiques sur la base de préférences quasi gustatives.

Quand la secrétaire perpétuelle de l'Académie française nous fait part de ses inquiétudes dans le Bulletin de défense de la langue française, au sujet de la façon dont les choses sont en train de tourner, elle prend soin de préciser que le personnel n'est pas en cause. Voilà une précaution qui l'honore mais qui est purement rhétorique. Le personnel de l'éducation nationale est en cause. Il est même mouillé jusqu'aux oreilles. On ne peut pas imaginer plus compromis que les professeurs. Leur responsabilité est écrasante. Ils avaient en charge le salut de la maison et de ses occupants, ils ont ouvert les portes aux cambrioleurs et laissé saccager le mobilier. Ils ont livré l'école à ses ennemis et l'enfant à ses démons. Le divertissement, le commerce, la barbarie de proximité, le racket, la discrimination par le vêtement, l'intimidation de l'individu par la bande, si tout cela s'est installé en dix ans à l'école, c'est à cause d'eux. Ils ont instauré l'idée sournoise que le survêtement à rayures, le blouson hors de prix, les chaussures ultra chères, sont susceptibles de consoler n'importe quel élève de sa médiocrité en classe. Résultat, dans les premières années du phénomène il n'est pas jusqu'au racket que les psychologues les plus crétins n'aient essayé d'expliquer par le besoin de péréquation chez une jeunesse réputée « défavorisée ».

L'apparition de ce mot détestable marque le début d'une perversion du raisonnement qui est capable de jeter par terre n'importe quelle civilisation en moins d'une génération. On commence par laisser entendre que les pauvres ne le sont pas devenus parce qu'ils ont manqué de chance ou de neurones. Ils sont pauvres parce que les autres les ont empêché de devenir riches (on nous a fait le même coup à propos des nations). Le moyen le plus naturel pour corriger cette injustice est l'école. Et pour qu'elle y parvienne il convient d'inculquer au corps social l'idée qu'aucune inégalité ne résiste au traitement par l'école. En France après vingt ans de cette propagande on s'est aperçu que c'était un mensonge. Il a fallu le couvrir par un autre mensonge : puisqu'un tiers des élèves étaient incapables de s'élever, il a fallu baisser le niveau. A t-on baissé le niveau

en mathématiques et en physique ? Non c'était plus difficile et moins nécessaire que de tirer vers le bas les compétences requises dans les matières floues, le français, la philosophie, où la qualité est affaire d'appréciation personnelle, mais surtout celles où la conformité au modèle est la plus difficile à obtenir quand on vient de débarquer en ville. Les nouveaux immigrants pouvaient plus aisément acquérir le niveau nécessaire dans les matières qui ne supposaient pas l'adoption d'une culture d'emprunt (la classe des immigrants inclut, bien entendu, les victimes de l'exode rural français, et pas seulement les Africains ou les Asiatiques quittant leur continent). On a vite laissé entendre que laisser au programme *la Princesse de Clèves* et *les Liaisons dangereuses* était une offense aux enfants de milieux défavorisés. Une référence trop fréquente à la France de Saint Louis pouvait blesser certaines oreilles. L'histoire de notre pays dans sa version la plus recommandable commençait à la Révolution. On a fait honte aux adorateurs des vieilles lunes. Les programmes et les professeurs se sont arrangés pour écarter les ci-devant.

Imaginez un boursier monté à Paris pour faire l'Ecole normale et à qui on dirait, après tant d'examens et de sacrifices, que les règles de recrutement de l'école ont changé. Qu'on reçoit désormais sur dossier. Que les fautes d'orthographe ne sont plus éliminatoires au concours. Qu'on a supprimé le latin et le grec.

Comme les trois quarts des enfants de la bourgeoisie moyenne élevés dans ces années-là et dans ces écoles-là, pour ma part j'ai subi et aimé ce qu'on appelait l'émulation intellectuelle autour de l'histoire et de la langue françaises. Au collège nous n'avons jamais eu besoin du *Trivial Pursuit* pour aimer la littérature. Le jeu était permanent et l'adhésion constante. Quel était le nom des deux servantes de Vautrin dans *Splendeurs et Misères* ? Que dit le baron de Charlus quand paraît Mme de Sainte Euverte ? Nous rivalisions de connaissances et de références inutiles. L'objet de ces miettes de culture n'était pas de rassembler assez de notions pour pouvoir participer à un jeu télévisé, mais de les laisser s'agréger dans notre mémoire autour d'un tronc perçu comme spécifiquement français, même s'il croisait ses branches avec celles d'autres troncs européens.

En nous collant chez les Jésuites, mon père par désir de voir ses enfants s'élever socialement et par fidélité au catholicisme, nous aura donc placés dans la situation d'immigrants désireux d'intégration. L'apprentissage des codes et des usages de la grande bourgeoisie et de l'aristocratie était encore indissociable, en 1965 de celui de la France éternelle et de son langage. Pour être du sérail, il fallait savoir d'où venaient les

élites, quelle langue elles parlaient, quelle histoire les avait produites. Dans nos classes on apprenait tout cela au milieu de leurs descendants.

C'est là que les premiers soupçons m'ont atteint. A quoi sert-il d'épouser les valeurs qui ont fait la France si les petits enfants de ceux qui l'ont faite la défont sous vos yeux ? A quoi sert-il d'être élevé dans des salles de classes où la moitié des patronymes a l'air de sortir du Malet-Isaac, la Rochefoucault, Broglie, Rohan, Kersaint, etc, si c'est pour retrouver les descendants de la France des châteaux dans les karaokés ? La vocation des arrière- petits-enfants de Mme de Guermantes était-elle de fonder *une boîte de prod*, de promouvoir des événements *people*, de parler le bas-anglais commercial et d'écrire des *thrillers*? C'est pourtant ce qui s'est passé. Dans les années Giscard d'Estaing qui furent celle de ma jeunesse parisienne tout aristocrate qui n'avait pas au minimum une sympathie prononcée pour les temps nouveaux et les nouvelles solidarités, les thèmes à la mode, le langage émasculé, la vulgarité commerciale, devenait suspect d'indulgence envers sa caste d'origine. La rééducation était permanente. Les gens nés dans la soie et le beau langage devaient afficher leur mépris à l'égard des valeurs qui avaient présidé à leur éducation.

Cette course au reniement s'est accélérée jusqu'à l'absurde. La presse s'est mise à blâmer la France des châteaux. Les chansons ont raillé « les basses-cours et les poulaillers à bijoux ».

Trente ans plus tard on commence à se douter que la France des châteaux c'était la France tout court . Elle n'a pas été chassée de ses palais à coups de pique, ni par la fiscalité, mais à force de mauvaise image. On s'avise désormais que les auteurs des chansons les plus féroces sur le système, les créateurs des boîtes de production *déjantées*, les ministres socialistes éperdus d'admiration pour la mystique ouvrière, puis pour le libéralisme américain, ont racheté les châteaux pour incarner l'élite du pays à la place des précédents - un cran plus bas, en tous domaines. Moralement, verbalement, économiquement, ils ont corrigé le goût français pour qu'il le soit de moins en moins. Ils sont devenus internationaux faute de savoir définir la nation. Au lieu d'en apprendre les usages, le passé, la langue, la psychologie millénaire, ils ont prôné l'ignorance comme fondatrice de la nouvelle communauté nationale. Tout le monde connaît l'anecdote de la reine d'Angleterre qui boit son rince-doigts pour ne pas gêner un ministre africain. Désormais il convient d'oublier jusqu'à la destination première du rince-doigts. Il faut faire comme si on ne l'avait jamais connue. Idem pour la pensée de Pascal , les écrits de Montaigne, les traditions séculaires des guildes, du compagnonnage, de l'artisanat. La référence à la France de

Bossuet, le recours au Littré, aux mouleurs du XVIIème, aux traditions et usages des provinces sont des choses qui vous classent parmi les ennemis du peuple car le peuple obligatoire, le peuple selon les vœux de la modernité ne sait pas d'où il vient ; le peuple moderne c'est la plèbe. Il parle le sabir télévisuel et sa culture remonte aux années Mitterrand . Quiconque prétend qu'il pourrait en être autrement est suspect de passéisme, voire de fascisme. Les chansons des dix dernières années nous ont désigné carrément l'ennemi : *ceux qui sont nés quelque part*. Ils cèdent, nous dit la Geste des années sociales, à la tentation d'exclure ceux qui n'y sont pas nés.

A force de subir ce genre d'affirmations dans les propos des bavards télévisuels, à force de les entendre à la radio, et de les lire sur leur journal, les Français ont été convaincus pour la plupart qu'il suffit désormais pour pouvoir se définir comme Français, de payer ses impôts, d'avoir des papiers en règle, et d'adopter les valeurs dites républicaines.

Or cette définition est la même aux Etats-Unis . Elle sert à définir pareillement les Américains. Elle définirait n'importe quel habitant des pays développés. C'est ainsi que les critères les plus évidents d'appartenance à une nation, à quelque nation historique que ce soit, ont été évacués en une génération. La pratique de la langue du pays n'est même plus obligatoire. La connaissance de son histoire est devenue superflue. Au passage, rappelons-le, des usages fortement ancrés dans notre droit comme la monogamie le sont devenus aussi dans nombre de cas. Le respect des droits de la femme est programmé pour quitter le contrat social, histoire de ne pas faire de peine à ceux qui n'ont pas su s'y résoudre. Diable ! Ils viennent d'une *autre culture*.

Pour appartenir à la communauté française, la barre a donc été déplacée jusqu'au cran le plus bas. Il n'y a même plus à sauter, il suffit d'enjamber . Et encore, il y a quelques années, quand le gouvernement s'est mêlé d'exiger des enfants d'immigrés qu'ils réclament leur nationalité de manière explicite, il s'est trouvé des associations pour s'étonner qu'on leur demande d'enjamber la barre.

Il y a dix ans la pratique du timbre de Noël aux Etats Unis (une émission philatélique qui remportait un vif succès, et qui représentait une crèche peinte) a été remise en cause par les associations mondialistes, au motif qu'elle risquait d'être mal perçue par les communautés non-chrétiennes. Et nous en sommes aujourd'hui à nous demander si l'essence chrétienne de la civilisation européenne doit être rappelée dans les textes pour ne pas offenser ceux qui n'y sont pas nés. Quand on sait ce que les Ottomans ont fait subir à la Grèce, à la Hongrie, et à la Bulgarie, quand on sait comment ils ont traité les peuples de

l'Adriatique, quand on lit avec quel courage, pendant quatre ou cinq siècles, les orthodoxes ont enduré tortures et exactions dans la région pour rester chrétiens, on se demande où les politiciens ont la tête.

Nous avons, en tout cela, assisté à l'application d'une loi éternelle et générale, celle du moindre effort et du plus petit dénominateur commun. Par exemple, la *middle class* américaine des soixante dernières années, a plébiscité l'impressionnisme . Pourquoi ? Parce que cette peinture marquait une révolte contre l'esthétique du vieux monde dont on ne connaît pas les règles. Parce qu'elle était contemporaine. Parce qu'elle était facile à comprendre et elle donnait le sentiment d'un spontanéisme accessible à tous. Elle justifiait la civilisation de la table rase, celle qui a commencé avec le Coca et les avions de ligne. Décréter que les règles cessent de s'appliquer est très commode quand on ne les connaît pas. Ça vous dispense de l'effort de les apprendre. L'impressionnisme (et tout ce qui a suivi jusqu'à l'absurde, jusqu'à cette peinture où la démarche compte avant le résultat), est un plus petit dénominateur commun basé sur la sincérité, sur l'impression, sur le *moi j'aime, moi j'aime pas, moi je vois ça et pas autre chose*, etc.

Autrefois les gens dont la culture ou le savoir-faire souffraient de graves lacunes vous disaient humblement qu'ils n'avaient pas eu la chance d'apprendre . Ils vous enviaient de l'avoir pu. Aujourd'hui leurs petits enfants vous font honte de perdre votre temps à étudier, et vous accusent de vouloir les humilier en persistant à employer le subjonctif . Ils vous parlent d'archaïsme dès que vous écrivez le français de vos pères. Ils vous suspectent de vouloir leur donner des leçons . Dans les journaux, les radios, les pages de critique littéraire, la pratique d'un langage châtié, l'hommage rendu au classicisme de la forme, le raffinement de la phrase sont perçus comme une agression contre les défavorisés. Nous sommes à maints égards depuis quarante ans dans la situation de ces vieux russes qui ayant appris le langage de Pouchkine furent suspectés, en 1926, de complaisance envers la bourgeoisie parce qu'ils ne parlaient pas comme des métallurgistes. Chez nous c'est d'une manière sournoise, imperceptible, entendue, que le complot contre le beau français s'est manifesté. En 1970 la France fut traversée par une frontière invisible, celle tracée par les « révolutionnaires » entre le vieux monde et l'ancien. Sur les plateaux de télévision, dès qu'un lettré à l'ancienne était interrogé au milieu d'une douzaine de ses collègues, ses manières, son langage, ses références suscitaient l'irritation goguenarde des jeunes gens ou de ses contemporains les plus démagogues.

Mais le plus grave a eu lieu entre les murs de l'école : nombre de professeurs eux-mêmes se sont mis à blâmer chez leurs élèves un usage par trop académique de la langue et un penchant pour les livres classiques. Les professeurs à l'esprit faible et retors, ceux qui ont peur d'avoir une opinion, ceux qui collent à celle de leur caste, et qui pour y parvenir sont prêts à épouser tous les mots d'ordre, se sont déchaînés contre les enfants de privilégiés qui avaient le tort d'écrire et de parler convenablement. La correction de la langue était accueillie avec suspicion sur le ton « qu'est-ce que tu veux prouver ? » Au cours des séances d'expression personnelle, toute tendance exagérée à se référer aux valeurs et au vocabulaire du vieux monde sentait l'ennemi de classe, tout choix de lecture un peu trop raffiné sentait la prétention, tout penchant pour le classicisme passait pour de la raideur. La liste des auteurs recommandés par l'école a commencé à dériver non vers ce qui était recommandable mais vers ce qui donnerait, aux jeunes fils de bourgeois, une bonne leçon de tolérance sociale. Le phénomène était déjà perceptible dans les collèges religieux que j'ai fréquentés autour de 1970 . Il est vrai que chez les jésuites, pour toute provocation les professeurs dissidents se contentaient de prescrire la méchanceté de Saint Simon . Ils ne faisaient aucun mystère de la liaison entre Verlaine et Rimbaud. Comme révolte, on a vu pire.

On a vu pire juste après. Dans la décennie suivante, le délire s'est emparé du système. L'influence des commentaires journalistiques a précipité l'emballement du phénomène. Les jeunes gens qui ont commencé à ricaner dans les journaux sur *la culture de papa* ont accentué le mépris des jeunes professeurs envers elle. Puis celui des jeunes écrivains, lesquels ont eu tout le loisir de s'en affranchir sur les ondes parce que les journalistes leur tendaient un micro fébrile et complaisant.

En sorte que, dix ans après 1968, le simple fait de porter une cravate dans une émission ou sur une quatrième de couverture, de s'effrayer devant les progrès de la nullité en Amérique, de dédaigner la mythologie routarde, fumeuse et traîne-savates de la gauche française, de n'aimer pas les naïfs qui gémissaient peace and love pendant que Brejnev préparait une invasion de l'Europe (dont on a retrouvé les plans) vous faisait suspecter de sympathies envers l'extrême droite.

Mais je reviens à ces deux ou trois années qui ont suivi la tourmente et qui furent celles de mes vingt ans. En quoi mes vingt ans ont-ils une vertu d'exemple ? Si l'on parle de l'écrivain que je suis devenu, en rien . Il n'est donc pas question de l'écrivain, mais du collégien d'origine savoyarde que je suis resté qui se demande pourquoi Pascal et Montaigne ont quitté le programme au bénéfice de Bourdieu et Derrida. Je parle

comme migrant social, issu de la moyenne bourgeoisie de deux régions devenues françaises par attirance envers le modèle français et qui l'ont vu se saborder sous leurs yeux.

Quand j'eus atteint l'âge du baccalauréat qu'était devenu le modèle aux yeux de nos professeurs? Un ensemble de valeurs désuètes, suspectes de refléter une esthétique de classe, un monde immobile et malsain, dont il fallait s'affranchir en changeant d'air au plus vite. Ce fut la grande période du professeur tiers-mondiste et voyageur. Tout est devenu mieux en Uruguay ou en Indonésie. En littérature n'importe quelle ânerie dont l'auteur vivait en exil à Paris faisait l'objet de quatre pages culture. Alors que Romain Gary, Julien Green ou Roger Peyrefitte en étaient réduits à douze lignes. Le sommet de la littérature mondiale est devenu « Cent ans de solitude ». Au début des années 70, même les Jésuites parisiens ont dû prendre une décision difficile, celle d'exiler les six irréductibles qui faisaient encore latin-grec entre leurs murs, pour les mélanger à ceux d'un collège voisin. Et quand l'année suivante il s'est agi de préparer l'école normale supérieure au Lycée Henri IV, nous fumes *trois* à nous retrouver sur ces bancs prestigieux, entourés de représentants des établissements laïcs qui réclamaient l'« extension du domaine de la lutte ».

Cette période de l'histoire de la pensée française a été décrite sous le titre ci-dessus par l'écrivain cafardeux Michel Houellebecq, lequel présentait l'inestimable avantage d'avoir été nourri à ce sérail-là, celui des Assemblées Générales et du trotskisme de café-théâtre. Pour notre part, comme je l'ai dit, nous étions issus d'un autre moule, celui de la France qui ôte son chapeau devant M. le Comte. Nous étudions Montaigne avant la messe du jeudi. On nous le rappela tout de suite, au lycée Henri IV, en gravant sur notre bureau « fascistes, on vous fera la peau ».

D'où provenait tant de haine? De ce que nous avons demandé à notre professeur de philosophie d'hypokhâgne qu'il nous aide à comprendre la pensée de Spinoza au lieu de passer deux trimestres sur la névrose du petit Hans dans l'œuvre de Freud.

Nous n'avons même pas terminé l'année. J'ai fini la mienne dans une compagnie d'assurances. Puis comme contrôleur au Théâtre des Variétés. Deux ans plus tard, inscrit à l'école des Beaux Arts, j'ai encore subi les ricanements de mon propre professeur. Motif : classicisme. Ce pauvre homme empilait des cubes sur des ronds points dans toute l'Europe. Il ne supportait pas que la moitié de son atelier persistât à tailler des visages dans la pierre.

Faute d'un enseignement suffisant nous en fûmes réduits à consulter les volumes des encyclopédies spécialisées pour l'étude des techniques de moulage. Nous avons appris seuls le

bas relief et le moule en plâtre chapé, le traitement des contre-dépouilles, etc. Parfois nous l'avons appris des étudiants chinois ou tunisiens, titulaires de bourses d'études, et venus apprendre en France des techniques que nos professeurs français méprisaient ouvertement. Du monde entier, venaient chaque année s'installer à Paris des gens avides d'imiter Carpeaux et Rodin, et qui n'aspiraient qu'à percer le secret de leur art. Ils venaient boire le lait de la France éternelle. Or ils étaient éconduits, pour les trois quarts d'entre eux, par des professeurs ivres de modernité iconoclaste et passionnés par l'Amérique. Quand l'un de ces imposteurs, entrant dans son propre atelier, avisait une statue de deux mètres qui tendait le bras vers le soupirail, nous subissions toujours la même question « Qu'est-ce que tu essaies de nous prouver, là ? »

A l'époque je n'avais pas l'esprit de répondre, mais maintenant je peux bien le dire : en imitant le savoir faire de nos aînés, nous essayions de prouver notre adhésion à une hiérarchie de valeurs, à une culture spécifique, à une tradition auxquels le système éducatif entier se liguaient pour nous interdire l'accès. Ni Flaubert, ni Proust, ni Carpeaux, ne trouvaient plus grâce aux yeux de nos professeurs sauf à titre de « repères historiques ». Au nom de quoi ? De l'internationalisme. A cette époque-là, sous l'influence des mouvements trotskistes, se développait, parmi ceux qui avaient la charge de notre éducation, l'idée que l'apprentissage de la France était une offense à ceux qui n'y étaient pas nés, ou qui l'avaient adoptée tardivement.

Mais comme il fallait bien qu'un système jugé archaïque et vecteur de valeurs négatives (élitisme, exclusion, sclérose, vichysme etc) soit remplacé par un autre qui bénéficiait d'une aura positive (tolérance, ouverture aux autres cultures, voire à l'absence de toute culture, qui est encore moins discriminante) on s'est jeté en masse, en bandes joyeuses, en défilés bariolés vers l'internationalisme américain, capable de produire des miracles commerciaux autour de peintres comme Basquiat, graffiteur métis issu de trois continents. Le mélange des musiques, des langages, la communion planétaire autour d'une poignée de grigris comme le blouson et les chaussures à la mode, le film qu'il faut avoir vu, la série culte, le jeu qui cartonne à la télé, la dernière exposition des graffitis de Beaubourg, tout nous a été fourgué de force, comme un vecteur d'intégration idéal, pour des populations à peine débarquées, à qui il était trop compliqué de raconter l'histoire selon Saint Simon et Michelet. Il ne s'agissait donc plus d'intégrer des populations allogènes à l'ensemble des valeurs françaises, mais de faire de la France un marchepied vers la culture mondialiste, une sorte de passerelle vers le magma général.

Un exemple ? Le concours de la chanson de l'Eurovision qui était naguère un moyen de distinguer toutes les particularismes européens par leur ton, leur langue, leurs usages et parfois leur costume. C'était d'ailleurs tellement le cas qu'en 1996 une députée française s'en était émue. *«Au 43ème concours de l'Eurovision qui vient d'avoir lieu en Norvège, la France a présenté une chanson bretonne. Mais ne conviendrait-il pas que, dans les organisations internationales, nos représentants s'expriment en français ? Lorsque la langue française est menacée, Il est choquant de voir la France représentée par le breton . On n'est pas Breton et Français, on est Français et Breton. Je suis pour l'Europe des États, pas pour l'Europe des régions. »* (Madame Monique Rousseau, député RPR du Doubs). Cette année le combat est perdu pour tout le monde. Voici un échantillon des titres présentés : Roumanie : *Don't break my heart*. Hollande : *Give me one more night*. Ukraine : *You want to go*. Grèce : *Never let you go*. Estonie : *Eighties coming back*. Norvège : *I am not afraid*. Slovénie : *One summer night*. Suède : *Give me your love*. Chypre : *I am staying alive*. Lettonie : *Hello from Mars*.

Sans oublier le vainqueur, la Turquie, dont les journaux nous confient que la principale interprète a déjà fait un disque avec Ricky Martin . On commence à comprendre. L'entrée de la Turquie dans l'Europe des cultures passe par le strass et par l'anglais de bazar, tout comme l'intégration de la jeunesse maghrébine en France est passée par le blouson Nike et le championnat NBA. Où est la France là-dedans ? Où est celle que la Savoie a plébiscité par son vote d'annexion au milieu du siècle dernier ?

On se moque de savoir si ce traité était fondé en droit puisqu'il est caduc devant la morale . C'est pourquoi les indépendantistes ont tort de s'obnubiler sur la question juridique . C'est par la morale qu'il faut attaquer.

Admettons que la Savoie ait fait délibérément le choix de la France en 1861. Admettons que les choses se soient passées sans l'ombre d'une irrégularité. Sur le plan de la morale, il reste un fameux abus de confiance. La Savoie a accepté de devenir locataire d'un pays indépendant, propriétaire de ses institutions et de sa culture. Elle s'est confondue avec lui. Un siècle et demi après, que se passe t-il ? La France a renoncé au statut de propriétaire pour passer elle-même à celui de locataire. De quoi ? De l'esprit américain bas-de-gamme , qui nous inonde de sa mythologie sur les serial-killers, qui met la planète en coupe réglée, et qui bientôt enverra des drones surveiller le moindre hangar à la recherche d'une activité illégale.

C'est à bon droit que le New York Times pouvait, il y a quelques mois, ironiser sur la fierté de tout un peuple (le nôtre) à se reconnaître dans la silhouette de Johnny Hallyday. Cet

émule ridicule d'Elvis Presley nous aura infligé pendant deux générations ses Harley Davidson, sa villa de Beverley Hills, son fils américain, ses mariages à répétition, et son répertoire servilement démarqué des succès rock et folk. Il a déplacé récemment le premier ministre, la femme du président de la république et toutes les prétendues élites du pays, pour un concert qui prélude sans doute à son entrée au Panthéon, et que les historiens jugeront sévèrement.

La Savoie, la Corse, le Pays Basque, etc, avaient-ils vocation à devenir sous-locataires de cette pâtée, à se laisser fourguer Halloween, Matrix, toutes les barbaries cinématographiques, les séries criminelles à la télé, l'anglais de karaoké et les lubies de Washington en politique internationale, sous prétexte que le locataire principal, la France, a manqué à ses devoirs de dignité et de raison, et parce qu'il a engagé leur destin sans les consulter ?

Peut-être que non .

J'entends ce que l'on va me dire : quand on s'en prend, sur ce ton-là, avec autant de rancœur, au monde culturel américain d'après-guerre (soit grossièrement celui qui a suivi le cinéma de Billy Wilder, d' Ernst Lubitsch et de Franck Capra, lesquels étaient encore nettement du côté de la civilisation) on encourt le reproche de n'aimer pas ce que l'on ne connaît pas. Il est vrai que je n'ai guère aimé ce monde-là, mais, grands dieux ! je le connais. J'y ai vécu et travaillé fort souvent à la fin de la période hippie à San Francisco et Venice (Los Angeles), pendant la prise de contrôle d' Universal par Vivendi, pendant l'explosion du marché de l'art dans les années 90, et à New York dans l'année qui a précédé le onze septembre. J'y ai traduit de nombreux livres. Et alors ?

Alors c'est assez pour pouvoir témoigner du mépris que ressentent les Américains pour les *fayots* que nous sommes. Certes, nous ne le sommes pas tous, et nous ne sommes pas les seuls puisque la moitié des élites de la terre se précipite chez eux depuis trente ans . Dans le cas de la France les Américains ajouteraient volontiers désormais des « *fayots prétentieux* » et ils n'auraient pas tort. Quand on voit comment la France a été punie pour sa niaiserie américanolâtre dans l'affaire Metro Goldwyn Mayer , quand on a assisté aux grandes manœuvres de la soumission au festival de Cannes (où l'on règle ses comptes entre Américains, où le président américain du jury fait primer un cinéaste américain pour embarrasser George Bush), quand on voit comment l'argent du Crédit Lyonnais est allé s'échouer sur les rivages bordés de palmiers de Santa Monica, on n'a aucune raison d'être fier de son pays. Il faut avoir entendu les commentaires du tout hollywood au bord des piscines quand les messieurs de Paris jouaient au Monopoly avec l'argent des contribuables français.

Mais il y a bien pire. Les gens qui ont vécu à Los Angeles et à Miami, entre la crise pétrolière des années 70 et le Onze septembre 2001, ont très bien compris d'où vient la colère des jeunes Saoudiens et pourquoi ils préfèrent comploter contre l'ordre mondial plutôt que d'élever leurs enfants dans les business schools de Philadelphie. Ils savent que l'intégration à la World society est une illusion. Ils savent que, de 1985 à 1995, lorsqu'un « prince » saoudien donnait une fête à Miami ou sur Sunset Boulevard, tout le monde s'y précipitait pour se moquer de lui. On n'a pas assez rappelé que Ben Laden a vécu sa jeunesse dans les palaces et à bord des jets privés de son père. Voilà donc un jeune homme qui aura joui de tous les avantages du système et qui l'aura rejeté quand même. Pourquoi ? Nous le verrons . En attendant, ce qui est tout vu, c'est qu' il aura fallu moins d'une génération aux jeunes arabes riches pour comprendre qu'ils feraient à jamais l'objet d'un rictus de commisération : de la part du personnel des hôtels et casinos, de la part de leurs homologues les nababs californiens, et même de la part de leurs anciens condisciples à Princeton . Le club des maîtres de la terre à l'anglo-saxonne est plus fermé, plus méprisant, plus hypocrite qu'on ne le dit. Quand les plus cool des financiers californiens voient paraître l'un de ces nouveaux candidats à la citoyenneté il leur suffit de dresser le sourcil en échangeant un regard avec l'un des leurs, et tout est dit.

Les financiers qui ont cru pouvoir se payer Hollywood au nom de la France socialiste et qui ont probablement communiqué dans le même mépris à l'égard *des arab tycoons* n'auraient pas dû se réjouir si vite d'être du bon côté. Ils ont subi le même dédain, la même dérision, mais ils ne sont pas au courant. Ils continuent à plastronner en faveur de la World Company alors que leurs partenaires tiennent la France pour un vague équivalent du Nigeria, avec l'arrogance en plus.

Si je sais tout cela, c'est de m'être trouvé par hasard non seulement au milieu d'eux à Los Angeles, à la pire époque mais cent fois obligé de préciser que les Français ne sont pas tous comme ça. Alors plutôt que de le répéter là bas, dans les dîners, pourquoi ne pas l'illustrer une bonne fois chez nous? Les Français ne partagent pas tous cette absence de pudeur devant l'argent, ils sont nombreux à blâmer la démission des milieux du cinéma et de la chanson, ils commencent à comprendre qu'une grande partie de nos élites a compromis la France en l'associant à des opérations humiliantes qui donnent de nous une image fautive et dangereuse. Il est temps de montrer que nous n'avons aucun avantage à être mis dans le même sac que le monde américain. Il est temps d'affirmer que même s'il est issu du nôtre, il a mal tourné. Il contribue à

donner de nous une image détestable , comme un enfant délinquant discrédite sa famille devant le quartier entier.

Il y a dix ans, au cœur de l'île de Sumatra, au milieu du monde musulman le plus dense de la terre, que voyait-on sur la façade du cinéma multisalles de Bukittingi ? Six films américains, tous sanglants. A quoi ressemblait la foule des touristes dans les rues de Djakarta ? Au milieu de tout un peuple maigrichon et industriel en chemise blanche, on voyait de grosses filles bariolées les fesses moulées dans un jean coupé aux genoux, parfois le nombril à l'air, et qui glapissaient à l'adresse de Pamela et Bob de revenir dans le champ de la caméra. Dix ans plus tard non seulement l'Indonésien moyen ressent le plus vif mépris pour cette humanité là, mais il y assimile les Français les Espagnols et les Tchèques. Il ne voit pas plus de différence entre les occidentaux que les habitants de la Flandre n'en voient entre les Chinois et les Vietnamiens.

La petite bourgeoisie de toutes les nations dites émergentes regarde la télévision par satellite et nommément CNN. Que fait CNN avec la bénédiction tacite de l'Europe ? Elle représente notre humanité aux yeux de la leur .

Ce ne sont donc pas les mêmes humanités ?

Il y a trente ans on pouvait le penser. Mais à présent, un petit bourgeois de Djakarta lorsqu' il voit un reportage sur les gay prides à travers le monde est intimement convaincu que nos humanités ne sont pas les mêmes en effet, et que la nôtre mérite le bâton. Pourtant il est interdit de critiquer les gayprides en occident. Même si on est homosexuel. Et il est obligatoire de penser qu'elles font progresser la tolérance.

Imaginons que ce petit bourgeois de Djakarta soit abonné à Internet, qu'il ait eu l'imprudence de laisser traîner son *email*, et qu'il comprenne l'anglais. Il est submergé chaque jour par une centaine de courriers électroniques d'une vulgarité poisseuse. Améliorez votre tour de taille, la longueur de votre pénis ou votre mémoire, achetez un diplôme que vous ne possédez pas, refinancez vos dettes, gagnez trente dollars de l'heure en surfant, divorcez sans souci, mangez des pilules qui rendent jeune et beau, faites vous liposucer, etc. et pour couronner le tout, gagnez une carte verte à la loterie annuelle, afin de pouvoir, vous aussi, devenir américain, pour bénéficier plus aisément de tous les avantages ci-dessus.

On aurait tort de croire, là encore, que le petit bourgeois de Djakarta fait une différence entre la vulgarité américaine et le quant à soi européen. Pour un jeune entrepreneur indonésien nous sommes dans le même sac.

En quoi est-ce gênant ? D'abord, en ce que l'affrontement des civilisations qu'on nous prédit à juste titre n'aurait pas dû nous concerner, mais qu'à laisser le garnement de la famille occidentale, l'Amérique, nous représenter en toute occasion

aux yeux du monde, nous prenons un risque mortel. (Pour commencer, nous avons perdu le droit de nous promener à pied dans un marché de Djakarta sans risquer un attentat ou un enlèvement).

Mais surtout parce que ce sont les plus farouches et les plus traditionnels adversaires de ce système-là qui nous l'ont fourgué. En France la nébuleuse trotskiste est aux commandes de nombreux journaux depuis vingt ans, c'est elle qui s'accommode, faute de mieux, de l'internationalisme des jeux du cirque, en attendant l'autre, et qui débîne la ringardise des états-nations pour coller toujours davantage au magma planétaire, musée Guggenheim, reggae à toute les sauces, championnats de basket NBA, événements culturels sponsorisés par Hewlett Packard etc, C'est elle qui vante les mérites de la *world music*, de la *world attitude*, etc. C'est elle qui fustige peu à peu le rappel à la correction de la langue en le présentant comme un repli identitaire. C'est elle qui nous montre des enfants qui ont « inventé leurs codes », sans vouloir s'aviser que les codes qu'ils inventent relèvent de plus en plus souvent de la barbarie, et qu'à tout prendre il vaudrait mieux qu'ils cessent de les inventer, pour appliquer ceux que l'éducation leur inculquait naguère. Ca nous ferait des vacances.

C'est elle enfin qui va passer deux mois dans une villa avec piscine après nous avoir accablé de ses prêches à propos du Burkina Faso. Il faut avoir fréquenté les coopérants de la période 75-85 pour prendre la mesure de leur reniement . Nombre de trotskisans qui sont allés faire la leçon aux Touaregs ne supportent plus l'Afrique telle qu'elle est devenue. A force de débîner le modèle français colonialiste et chrétien, ils ont laissé s'installer dans nombre de régions de ce continent une société perverse fondée sur l'intimidation, l'arme de poing, la vidéo pornographique, la drogue, le commerce mafieux débridé, la corruption, la sorcellerie sanguinaire et désormais l'Islam radical. En voyant ce désastre, auquel ils auront tant contribué, que font-ils ? Ils rentrent en métropole pour prendre leur retraite et ils passent l'hiver en Floride, en nous parlant de la mort du politique. Ils continuent à mépriser ouvertement l'héritage français comme *racorni*, en nous parlant de la société mondiale qui est en marche. Finalement à vingt ans d'intervalle leur internationale a épousé deux philosophies contraires, la révolution pour tous, puis le libéralisme pour tous, mais l'idée est restée la même : en finir avec les états-nations.

Or à bien des égards douter ainsi de l'état-nation revient à jeter le doute sur non seulement sur la définition des communautés mais sur celle des personnes. Les neuf dixièmes de l'humanité ne possèdent que leur horizon immédiat pour se définir et pour donner une âme à leurs enfants. Reculer

l'horizon, diluer la ligne d'horizon, mélanger les genres, brouiller les frontières et les repères sans cesse revient à égarer les hommes . Vouloir que l'artisan de la banlieue de Budapest ou l'ouvrier de Shanghai se reconnaissent dans l'humanité nouvelle façonnée par les chaînes satellite est une escroquerie. Mais c'est une escroquerie qui rapporte gros. Il est plus facile de faire fortune quand on inonde la planète de baskets Nike et de volumes de Harry Potter, que de favoriser les productions locales et de flatter chez les populations le sentiment de leur identité véritable. Ce sentiment d'identité, ce caractère qui vous rend distinct de vos voisins, est le début du libre arbitre. Il inspire une méfiance de principe devant les mirages de la mode et de la consommation. Or cette méfiance doit être jugulée si l'on veut réunir les conditions d'une concurrence pure et parfaite et en bénéficier. Le libéralisme, pour être appliqué aux œuvres de l'esprit doit d'abord être débarrassé de l'originalité car l'originalité se nourrit de ce qu'elle ne mange pas. Hélas, il est recommandé, économiquement, d'avoir toujours la bouche pleine. C'est pourquoi les gens gobent tout ce qui passe. Le nombre de ceux qui sont rétifs à la mode, aux mots d'ordre, aux illusions marchandes ne cesse de diminuer. Pour réduire encore et à tout prix cette résistance, comme dans les régimes fascistes et communistes, on passera par le vocabulaire. On veillera à ce que la jeunesse contrôle la bonne, la parfaite, la permanente adhésion au système . Quiconque désormais hausse les épaules et se refuse à l'unanimité consumériste, à la vénération de la nouveauté, à l'ouverture, au métissage forcé des cultures, au marché planétaire, à l'europe du Karaoké , à la fête obligatoire (les 60 ans de Johnny, la fête de la Musique, la Gay Pride, la love parade, la traversée de paris sur patins à roulettes etc) est animé de pulsions anti-sociales et mérite d'être soigné. Certaines émissions de télévision se sont fait une spécialité d'organiser des battues idéologiques sur toutes les questions sensibles dont la liste ne cesse de s'allonger. Il s'agit de faire sortir du bois un invité désigné pour qu'il devienne plus facile à tirer. Huit ou dix personnes sont envoyées au poste comme pour le gros gibier. Un public d'une cinquantaine de jeunes gens, payés pour applaudir ou pour huer ne laisse aucune chance à l'invité de s'en sortir par une répartie, d'autant que l'émission n'est jamais diffusée en direct. Tous les points marqués par l'accusé sont restitués à la partie civile au montage.

Pour plus de sûreté le meneur de jeu brandit des fiches où il a consigné des déclarations de l'invité glanées dans la presse (ce serait amusant d'imaginer le contraire, et de renvoyer au présentateur son propre dossier à la figure mais en ce cas, l'émission n'aurait même pas lieu).

Il s'agit donc de confondre le héros du jour en rappelant ses *prises de position*. On observera que dans le milieu intellectuel français où il importe tant de s'engager, il est interdit de prendre position. L'engagement n'est concevable que dans un seul sens : il s'agit de prôner le mélange des genres, des milieux, d'aimer la fête, *l'éclate* et la *déconne*, bref tout ce qui flatte la plèbe, et d'afficher une sévérité navrée envers tous les partisans de l'identité, du quant à soi, du recueillement, de l'immobilité et du silence. Tous ceux qui ne sont pas engagés dans le bon sens, c'est à dire en faveur de ce qui s'agite, de ce qui remue, de ce qui se précipite aveuglément dans le torrent de l'histoire sont ceux qui prennent position. S'il fallait décrire davantage leur attitude téméraire, disons qu'ils choisissent une position et qu'ils la gardent. Ils résistent à l'engagement des autres, ce qui est inadmissible. Comment les faire lâcher prise ? Comment leur faire comprendre que leur résistance est contraire au bon sens ? Il faut faire des exemples, c'est à dire exécuter publiquement une poignée de célébrités qui pensent mal, pour illustrer une fois pour toutes où se trouve le bien.

Brigitte Bardot a servi ce dessein malgré elle. Celle qui fut longtemps la plus célèbre des Françaises a tenté il y a peu de rappeler que les raisons pour lesquelles elle était fière de représenter son pays étaient en train de disparaître les unes après les autres. Accusation immédiate et unanime de la presse : la voilà devenue aigrie, réactionnaire, animée d'un besoin de détestation générale. Pour avoir ricané, sans aucune finesse il est vrai, sur les professeurs incompetents et invité ses lecteurs à refuser « l'islamisation de la France » (un point sur lequel on voit mal qui pourrait prendre le contre-pied sans offenser notre histoire entière) elle a été poursuivie et désignée comme propagatrice de haine. En revanche voici deux extraits de chansons que personne ne juge de nature à propager la haine:

La première s'appelle *la France*, en voici le refrain :

La France est une garce et on s'est fait trahir
Le système, voilà qui nous pousse à les haïr
La haine, c'est c'qui rend nos propos vulgaires
On nique la France et ses tendances de musiques populaires
On est d'accord et on s'moque des répressions
On s'fout d'la république et d'la liberté d'expression
Faudrait changer les lois et pouvoir voir bientôt à l'Elysée des arabes
et des noirs au pouvoir. ¹

La deuxième se nomme « Hexagone ». En voici le premier couplet :

¹ Sniper, *La France*

Ils s'embrassent au mois de janvier,
car une nouvelle année commence,
mais depuis des éternités
l'a pas tell'ment changé la France.
Passent les jours et les semaines,
y a qu'le décor qui évolue,
la mentalité est la même :
tous des tocards, tous des faux culs.¹

Le pays dont il est ainsi question a le droit de faire ce qui lui plaît. Il peut très bien tolérer d'être traité ainsi par ses derniers immigrants. Mais il ne peut à la fois se laisser vilipender de la sorte par les derniers et préserver le respect des avant-derniers, pour les valeurs qui ont fondé leur adhésion à l'ensemble français. Il y a un siècle et demi seulement que la France a reçu en son sein la Savoie, au nom du rayonnement de l'Etat Français.

Où est le rayonnement dans ce qui précède ?

Vous invitez à déjeuner des gens qui vous admirent et qui vous vénèrent, et qui sont contents de passer le dimanche à votre table, et soudain au moment du hors d'oeuvre vous vous levez, vous ouvrez la porte fenêtre à deux battants et vous conviez des gens de passage, qui ne partagent aucun de vos usages, qui se moquent de vos coutumes, qui pervertissent votre langage, et qui vous infligent à domicile leurs querelles de famille . Pour finir ces hôtes improvisés vous tapent sur le ventre et vous traitent de cons devant ceux qui étaient entrés chez vous le chapeau à la main. Et quand ils les voient le chapeau à la main, ils leur font honte de leur admiration petite-bourgeoise .

Eh bien les avant-derniers de vos hôtes, messieurs les Français à la nouvelle mode, se retirent à reculons en remettant leur chapeau. Ils voient bien qu'ils dérangent. Ils entendent bien que désormais la nation toute entière est invitée à boire le rince-doigts jusqu'à la rondelle . Mais ils n'en ont pas envie.

Quand le gouvernement français propose à la Corse un statut différent et réunit ses deux départements (la Savoie en demande autant) quand il organise un référendum estival pour donner l'illusion au pays qu'il va choisir son destin administratif, il feint d'ignorer que le problème est ailleurs.

Ah bon ? Où est-il ? N'importe quel descendant de Corse s'est aperçu que la représentation de l'île a faibli, dans les instances nationales, depuis les années d'avant -guerre. Pourquoi ? Est-ce parce que le recrutement à l'Ecole Nationale d'Administration est devenu difficile quand on n'est pas issu du

¹ Renaud, *Hexagone*

sérait ? Est-ce à cause d'une attitude trop dédaigneuse de la capitale ? Ou est-ce, plutôt, que le modèle français a cessé, tout simplement, d'intéresser les Corses ?

Certes, nombre d'entre eux sont encore convaincus que la séparation serait un désastre, comme en témoigne leur vote de juillet 2003, mais combien en sont convaincus pour de bonnes raisons ? Ce n'est pas en rappelant que les retraites, les pensions d'invalidité ou de veuvage viennent du continent, que l'on mettra en lumière les seules raisons qui devraient fonder l'appartenance à l'ensemble français. Et ces raisons tiennent toutes à la fierté. Les Corses ont-ils lieu d'être fiers de leur nationalité française. ? Pour une forte proportion d'entre eux, oui, certainement. Toutefois si pour la commodité du raisonnement on écarte les raisons économiques, si l'on ne garde que celles qui tiennent à la fierté véritable, la proportion diminuera de moitié. En d'autres termes si les retraites, les pensions, les avantages tombaient du ciel pour une période de cinq ans, quel serait le résultat du référendum ? Ce serait, comme disent les analystes, un vote de défiance. Les Corses ne trouvent pas les continentaux fréquentables à l'exception de ceux qui vivent à côté d'eux toute l'année. Les occasionnels doivent faire leurs preuves à l'examen. Et les autres, les analphabètes du petit écran qui jonglent avec les millions, les partisans de la société mondialiste ouverte sur le néant, les technocrates au vocabulaire de plomb, les administrateurs qui débarquent fringants par l'avion de Calvi, les touristes qui consomment le littoral au mètre, ils les vomissent. Parce que pour instaurer une société ouverte, il faut que le désir d'ouverture soit mutuel. Il faut qu'il y ait égalité dans les termes de l'échange. Quand on parle de la liberté de circulation en Europe en soulignant que, certes, les Allemands débarquent par charters entiers à Porto Vecchio, mais que les Corses ont la liberté d'aller passer le mois d'août à Hambourg, on se fiche des Corses et on se fiche de nous. La plupart des Corses n'iraient pour rien au monde passer huit jours à Hambourg. Prétendre que les européens du sud sont libres de s'installer au nord du continent, c'est prétendre que l'eau est libre de remonter dans la carafe. On peut appliquer le même raisonnement à la France entière, devenue pays d'accueil touristique par vocation. Ses hôtes sont si nombreux et si puissants qu'ils font la mode jusqu'à changer l'image du pays à ses propres yeux. Celle de la Provence doit beaucoup désormais, jusque dans l'esprit des Provençaux, aux livres de Peter Mayle, un Anglais qui a donné au marché de Maussane un parfum de comédie de Broadway. Les Toscans ont subi le même traitement en Italie. Si c'était le seul domaine où notre pays nous échappe, passe encore. Mais dans nombre de cas nous sommes aux limites de l'expropriation.

Quand on souligne par exemple que la France est la lanterne rouge de la sécurité routière en Europe la question se pose immédiatement de savoir si les voitures impliquées chez nous dans les accidents mortels sont toutes immatriculées en France . Il semble naturel de mesurer la distorsion éventuelle due à l'afflux de touristes. Eh bien non . Pas du tout. Ce n'est pas naturel. Pour obtenir ce chiffre qui relève de la curiosité la plus élémentaire, j'ai provoqué l'irritation d'un colonel qui dirigeait l'organisme compétent. Cet homme m'a répondu: vous ne voulez pas, non plus, que je vous donne la couleur du conducteur ?

Arrêtons-nous sur le cas de ce fonctionnaire . Notre homme entend par cette réponse que la définition d'un sous-groupe statistique de conducteurs étrangers impliqués dans des accidents mortels en France relève de la discrimination raciale . Alors même que ce sous-groupe vient grossir, devant les instances de Bruxelles, le chiffre des Français chauffards, des Français « lanternes rouges » qui discrédite notre pays dans toutes les comparaisons européennes dès qu' il s'agit de sécurité routière.

Quand un Corse subit des statistiques, elles sont toujours distordues de même par un afflux de paramètres qui ne tiennent aucun compte de la fameuse insularité. Dans les zones de haute montagne, en Savoie, c'est pareil. La France a lancé naguère un plan de câblage par fibres optiques en vantant les mérites des « autoroutes de l'information ». De modestes communes de Savoie ont été traversées de force par ce dispositif. Dix ans plus tard qu'en reste t-il ? Un boîtier sous l'église. Les montagnards ont-ils le bénéfice de consulter l'internet à toute vitesse pour autant ? Vous n'y êtes pas. On a inventé mieux et moins coûteux, on exploite les fils de cuivre de l'ancien système téléphonique. Ca s'appelle l'ADSL. Nos montagnards ont-ils bénéficié pour autant de ce progrès moins coûteux ? Non. Après avoir été équipés de force de l'ancien dispositif, ils représentent pour le nouveau une clientèle sans intérêt. Ils ne bénéficient aujourd'hui ni de l'un, ni de l'autre. En d'autres termes l'internet n'est distribué chez eux ni par fibres optiques, ni par fil de cuivre.

Les situations traitées avec une pareille grossièreté révèlent une ignorance coupable de la vie des gens. Dans le cas des provinces, de la ruralité, des petites communes, cette ignorance rappelle les pires heures de l'ancien régime . Il n'est pas impossible que Paris, Strasbourg et Bruxelles soient un jour sanctionnés comme le furent les Bourbons. On traite les villages comme les grandes villes, sous prétexte qu'ils n'ont qu'à suivre. Ils suivent de moins en moins. On leur parle de progrès, de modernité, de mise aux normes, comme si leur cantine scolaire accueillait deux mille enfants. Or il y en trente-

quatre. On leur envoie des questionnaires sur l'assainissement. Aucune case n'est prévue pour les bâtiments situés en pleine montagne à six kilomètres de toute habitation. On arrache à leur maison de retraite des nonagénaires qui meurent trois mois après dans un hôpital. : leur maison des Glycines ou des Bleuets n'était pas aux normes. Dans les châteaux-pensionnats les nouvelles normes sont inapplicables : fermeture ! Pour sauver les trois vieillards qui meurent dans un incendie tous les quatre ans, on en tue trente mille autres en les privant de leurs habitudes. Dans les écoles on impose des mélangeurs électroniques eau chaude/eau froide pour que les enfants ne se brûlent pas les mains avant de passer à table. Or certains d'entre eux n'ont même pas de mélangeur mécanique à la maison.

Dans un monde gouverné par les grands et pour eux, quel que soit le domaine considéré, les petites localités n'échappent pas au sort des petites gens : elles vivent dans la dette permanente et dans la sujétion qu'elle implique, elles apprennent le vocabulaire administratif le jour où elles reçoivent du papier bleu. Elles se tiennent au courant des nouvelles lois six mois après être devenues hors la loi. Elles essaient de faire bonne figure quand elles ne peuvent plus faire face. Elles tâchent d'entrer dans la bonne case quand aucune case n'est prévue.

Le nombre effarant de règles que secrète la machine n'a connu d'équivalent que dans la Russie de 1911. Elles sont formulées de manière si incompréhensible au profane que même un linguiste est moins bien placé pour les expliquer qu'une secrétaire de mairie. Leur interprétation est l'apanage d'une caste étrangère aux gens normaux - lesquels se vengent de la puissance publique en opposant une résistance sourde à ce qui vient d'en haut ; or, contre la mauvaise volonté de ses administrés les plus opiniâtres (ceux qui ont compris que la machine est grippée, et qui en profitent pour agir, construire, déboiser à leur guise) les maires n'ont aucun moyen de lutter quand ils en ont le courage.

Comment réagit la puissance publique ? A son tour, elle se venge du peuple en accroissant le nombre de règles, espérant par là non seulement compenser son impuissance à les faire appliquer, mais son incapacité à les faire connaître.

C'est la république du *Il paraît que. Il paraît qu'à* partir de janvier on ne pourra plus faire ceci et cela. *Il paraît qu'avant l'été*, ceci ou cela deviendra obligatoire. Le nombre des lois et règlements est devenu tel que leur publicité même est devenue impossible. La moitié du pays se contente de rumeurs, quand ce n'est pas d'un haussement d'épaules.

Quelle est la conséquence de tout cela ? La même que lorsque la France ignore sa mission de protection de la langue ou de la culture nationales contre la pâtée planétaire. En

l'occurrence c'est sa mission de protection des humbles contre la machine administrative globale qu'elle ignore avec la même impudence. Et la machine est désignée de plus en plus comme européenne. La question du contrat d'annexion de la Savoie de 1861, et celle du statut de la Corse se présentent donc une nouvelle fois sous le même angle et dans les mêmes termes : la Savoie et la Corse sont en train de devenir sous locataires d'un ensemble qu'elles n'ont pas choisi. Dans nombre de domaines le propriétaire de leur maison faillit à sa tâche, il en donne les clés à tout le monde, il n'assume plus son rôle de protection et d'entretien, il n'est plus maître chez lui, il n'est plus propriétaire. Il délègue tout à quelque lointaine agence et s'abandonne aux lois du marché.

Dans des pays comme la Savoie et la Corse cette démission devant l'appétit de généralité a une conséquence immédiate dont il est peu question dans les journaux : l'éviction des gens qui sont nés quelque part au bénéfice de ceux qui veulent s'y installer.

En Autriche ou au Danemark, les candidats à l'achat de bien immobiliers sont tenus de devenir résidents, c'est-à-dire de ne pas consommer le pays pour son air pur, mais d'en devenir des habitants à part entière. Personne au parlement européen ne voit d'inconvénient à l'application de cette règle au Danemark. Nul n'a taxé le Danemark de xénophobie immobilière. Or chez nous le fait d'arrêter l'hémorragie des biens ruraux au profit des Hollandais serait jugé contraire aux bonnes mœurs, rien de moins. Un tyrolien peut se payer douze chalets savoyards et les revendre à ses amis. Il peut faire grimper leur prix. Mais au Tyrol, un Français ne peut rien acheter à moins d'être résident privilégié.

De quoi se plaint le Savoyard ? La cote immobilière a plus que triplé depuis vingt ans .

Une grande partie des Savoyards ignorait encore, il y a peu de temps ce que signifiait ce triplement . Ils l'apprennent à leurs dépens aujourd'hui. Ces chalets branlants, ces terrains escarpés qui scintillent entre les plaques de neige au premier soleil du printemps n'avaient pas plus de prix après la guerre que les mêmes arpents en Slovénie. Alors comment les Savoyards ont-ils appris que leurs prés, que leurs chalets de bois sont aujourd'hui hors d'atteinte pour leurs propres enfants ? Le jour où quelque grand oncle célibataire est mort dans leur famille. Il a fallu racheter sa maison au fisc, c'est-à-dire payer les droits sur un bien évalué non d'après son usage, mais d'après le marché. Le paiement des droits de succession sur la maison est devenu impossible sans vendre la maison. Les petits neveux dans le meilleur cas ont dû être relogés dans un chalet plus étroit au même endroit. Dans le pire, ils sont allés

habiter comme tout le monde une boîte blanche, dans la banlieue de la ville voisine.

On peut toutefois leur donner un conseil : s'ils veulent bénéficier d'une surface comparable, une fois leurs droits payés, il devront acheter des maisons dans des régions comme la Creuse dont personne ne veut encore, et dont ils vont rehausser la cote, quitte à empêcher les Creusois d'hériter de leur propre grand-oncle.

Mais les régions de France dont personne ne veut deviennent de plus en plus rares. Aujourd'hui tout le monde en Europe entend profiter de la société française si accueillante qu'elle est prête à la faillite pour vous offrir à boire. Non seulement nous sommes assez bêtes pour obliger nos rejetons à brader les biens de famille pour raisons fiscales, mais nous pensionnons leurs acheteurs étrangers. Sur les hauteurs de l'Hérault où j'ai passé vingt ans à observer mes voisins, j'ai vu des Anglais souriants réaliser leurs économies dans le Devonshire pour acquérir une bâtisse à Lodève ou à Béziers et vivoter d'une retraite ultra anticipée, c'est-à-dire rognée des deux-tiers. Qu'importe : à peine installés, ils obtiennent la couverture maladie universelle à la française sans cotiser nulle part. Ils vendent des noix. Ils réalisent de menus travaux clandestins. Mais ils ont le droit à une paire de lunettes par an. En échange, Bruxelles nous explique qu'il nous est loisible de nous installer à Rotterdam ou dans le sud de la Suède. Mais sérieusement, qui pourrait prétendre y bénéficier des avantages d'une telle gabegie?

J'arrête là ce couplet sur l'expropriation immobilière et fiscale. D'abord parce que tout le monde a compris. Ensuite parce qu'insister davantage pourrait compromettre la publicité de mon propos. La pensée subit en ce moment les mêmes pratiques anti-concurrentielles que les petits fabricants face à la grande distribution. Il faut en passer par ceux qui détiennent les clés des têtes de gondole. Le précepte consiste à affecter d'écrire ce que la presse veut entendre. Il ne faut pas heurter de front la susceptibilité des gardiens de l'opinion. On peut, tout au moins, essayer de pervertir clandestinement leurs certitudes, en leur représentant que l'opinion est en train de basculer, et qu'ils risquent de se réveiller du mauvais côté.

Le terme d'expropriation s'entend d'ailleurs et surtout en matière de culture et d'humanisme. C'est de quoi il est question, ici, avant tout. Sans la dépréciation des usages, des beautés et des traditions locales, il serait difficile de décider quiconque à vendre sa maison au plus offrant avant de changer de continent, de vie, d'horizon. Or c'est devenu l'idéal obligatoire. Dans la génération à laquelle j'appartiens le mythe du voyageur n'est plus celui d'Ulysse qui plein d'usage et de

raison est revenu vivre entre les siens le reste de son âge, mais celui de l'émigré qui va faire souche ailleurs, du nomade qui a, pour patrie, la terre et les étoiles. Il est permis de voir dans la mythologie routarde des années 70 une préparation à l'expropriation culturelle : si la propriété c'est le vol, on nous explique que la patrie est la première des voleuses, la grande cambrioleuse des âmes. La patrie, en somme, c'est du vol encouragé, organisé par l'Etat et par l'histoire. Les gens recommandables sont ceux qui voyagent dans les autobus des Andes avec un carnet de notes. Les chanteurs, les acteurs de cinéma, les animateurs de télévision, tout le monde exprime en 1980 la nostalgie de l'ailleurs, des halls d'aéroport, du transit, des amitiés de rencontre à l'autre bout de la terre. Vingt ans plus tard, la quasi-totalité des adolescents a adopté, à son tour, cette mythologie qu'est venue féconder la passion de l'humanitaire. Aujourd'hui il n'est plus question de se contenter de rêvasser sur la plage de Bombay. Il faut agir dans les bidonvilles. Mais l'idée est toujours la même : agir loin de chez soi, se rééduquer en permanence par le lavage de cerveau géographique, renoncer aux notions petites-bourgeoises de racines, de chez-soi, de propriété, d'habitudes.

Quand on regarde les reportages consacrés aux chantres du nomadisme, qui ont désormais soixante ans et des revenus solides, on s'aperçoit qu'ils possèdent en vérité, depuis une génération, une aimable maison de village en Provence, qu'ils vont faire leurs courses au marché, et qu'ils jouent aux boules avec le coiffeur et le boucher. Ainsi, pendant qu'ils empilaient leurs souvenirs de voyage dans leur mas du Lubéron ou leur ferme des Vosges, ils ont fait croire à la jeunesse de leur pays qu'on comprend mieux ce que l'on fait sur terre quand on vit entre ses valises.

En 1965 les adolescents de Romorantin rêvaient d'Amérique. Leurs enfants ont plutôt adopté le Tchad ou le Pérou. Mais dans les deux cas, l'idée sous-jacente est toujours la même : il faut sortir de ses petites villes en élargissant l'horizon, ouvrir le champ, voir loin, devenir philosophe en échappant aux conditionnements de son milieu d'origine. Cette idée qu'on ne devient philosophe que par le voyage et le renoncement aux racines, cette idée qu'on se guérit de ses origines par le métissage et la planétarisation recèle une injustice et une escroquerie. L'injustice consiste à expliquer à ceux qui n'ont jamais quitté leur trou qu'on ne saurait s'accomplir autrement qu'en faisant le tour du monde. Les neuf-dixièmes de la population mondiale ne le pourront jamais. Or selon les critères recommandés ils devraient se percevoir comme imparfaits, inachevés, parce qu'ils n'ont pas les moyens de visiter l'autre extrémité de la terre : à force de productions vidéo planétaires nous avons réussi à convaincre jusqu'à la jeunesse du tiers

monde que la liberté pour l'homme consiste à combler une ambition horizontale.

Voilà pour l'injustice, qui consiste à infliger le désir puis le besoin d'une autre vie à des gens qui ne peuvent pas la mener. Quant à l'escroquerie, elle revêt plusieurs aspects. Le premier est purement économique, il tient à l'inégalité des termes de l'échange. Quand un couple de jeunes Allemands s'installe à Bombay il dépense à peine un mois de son revenu pour vivre une année sous les palmiers, mais un jeune Indien qui s'installerait à Francfort pendant un mois dépenserait quatre ans de son salaire. N'importe, les jeunes émigrés européens pendant toutes les années d'ivresse de la croissance européenne, ont expliqué à leurs voisins de pailote que s'ils étaient de passage à Francfort ou Paris, ils n'avaient qu'à téléphoner.

Dans la génération suivante c'est par millions qu'ils suivent ce conseil à travers le monde, les filières les plus rusées se mettent en place pour envoyer par avion un enfant mineur, donc inexpulsable, dans un pays européen, afin qu'il soit éduqué jusqu'à sa majorité par le pays hôte. Une fois majeur, il profite de son salaire pour faire venir sa parentèle et le tour est joué. On pourrait croire que ce sont les nations dites riches qui sont seules flouées là-dedans. On trouvera certainement des révolutionnaires revanchards pour nous dire que c'est bien fait. Mais l'escroquerie est aussi morale. Cette fois tout le monde en est victime. Les migrants eux-mêmes ont grand mal à conserver une identité malgré l'exil. Les habitants du pays hôte ont les mêmes difficultés à ne pas perdre la leur.

La solution fut, une fois de plus de déplacer la barre de l'intégration vers le bas. Pour un immigrant indien d'une riche famille de Bombay installé à Londres en 1960 et souhaitant adopter la société anglaise la barre était très haute. L'Angleterre n'était pas disposée à changer de cran. Certains jeunes indiens et Pakistanais sont parvenus à se hisser au niveau requis mais ils auraient mieux fait d'attendre une génération ou deux. Chez leurs petits enfants le degré d'exigence culturelle a baissé dans des proportions ahurissantes. Les jeunes pakistanaises circulent voilées dans les lieux publics, la moitié des panneaux dans les banlieues sud de Londres sont rédigés en langue étrangère, et la société anglaise a adopté le pinyin mondialiste.

N'importe. Pour faire le plein d'authenticité villageoise, elle achète dans la région de Sarlat ou de Criqueboeuf à des Français qui ne peuvent pas payer leurs droits de succession, à des émigrés économiques sur leur propre territoire, à des expropriés de la culture, voués eux-mêmes à grossir le magma des déracinés qui errent le samedi en survêtement à bandes dans les allées de leur centre commercial.

Parallèlement, pour faire passer la chose plus aisément, la nationalité a été séparée des origines culturelles par les commentaires journalistiques. On nous parle sans cesse, par exemple, du *Français Tony Parker*. L'insistance à ce sujet n'a échappé à personne. A-t-on jamais parlé du Français Raymond Poulidor au journal télévisé ? Non, bien entendu. Et qu'a donc de si particulier le Français Tony Parker pour qu'il soit érigé en parangon des vertus nationales ? Il est le modèle de la nouvelle nationalité telle que la souhaitent les commentaires. Il est né à Bruxelles, d'un basketteur américain et d'une Hollandaise, et il est célèbre pour avoir gagné un championnat américain. Il est donc particulièrement recommandable comme Français parce qu'il personnifie la nouvelle norme. Son exemple doit être promu et suivi. Les enfants des banlieues entendent partout chiffrer sa fortune et la presse nous raconte souvent que des contrats publicitaires mirobolants le lient à de grands fabricants internationaux. En une génération le message est passé : pour les populations allogènes, le ticket vers la réussite passe par une intégration purement administrative dans le pays d'accueil comme aux Etats-Unis. Du côté culturel la seule appartenance recommandable c'est la civilisation planétaire, celle de la marchandise et de la technologie : contrat avec Hollywood, tournée au Japon, apparition dans le clip d'un chanteur new-yorkais, etc. A ce compte-là, entre le jeune homme du Burkina Faso et celui qui débarque Gare de Lyon par le train de Guéret, nous obtenons toute l'égalité souhaitable, mais sur des bases qui n'ont rien de français, rien même d'européen. Ils communient dans le culte des routes poussiéreuses de l'Arizona, ils connaissent mieux la province américaine que la nôtre, ils connaissent tous les tendances *sur la côte Est*, ils rient des mêmes choses, ils se moquent des mêmes ridicules, mais ces ridicules sont volontiers relevés, dans notre vie sociale à nous, au nom de valeurs culturelles considérées comme supérieures parce qu'elles viennent d'outre atlantique. Et si l'un ou l'autre devient cinéaste, musicien, journaliste ce sera pour inonder son monde d'origine, sa province étroite, sa ville du Cantal de fictions au goût américain, de stéréotypes planétaires et d'un vocabulaire du style « *un funk très groove au niveau des riffs, avec une touche de R&B* ». J'ai cherché un exemple dans Libération, il m'a fallu cinq minutes pour le trouver.

Telle cette scène rock n'en finissant plus de recycler le bruit blanc new wave à des trentenaires avides de Gloubiboulga Party régressive, le cinéma s'est découvert une nouvelle nostalgie.

Esthétique urbaine glauque, omniprésence des armes à feu, rapports humains de type barbare, sexualité hésitant entre puritanisme et criminalité, effets spéciaux gratuits, voilà les

valeurs en comparaison desquelles notre cinéma, notre littérature, notre vie sociale sont jugés à la mode ou non.

On me dira que du temps de Balzac, la Russie faisait de même. Au milieu du dix-neuvième siècle, la mode, à Moscou et Pétersbourg, venait de l'étranger aussi. De France, principalement. Mais qui peut douter qu'entre la Russie de Gogol, celle du servage, celle des *Ames mortes*, et la France de la Monarchie de juillet, le mouvement fût allé dans le sens de la civilisation ? Or dans le cas présent c'est moins certain. De la France de Claudel à l'Amérique du Silence des Agneaux, nous sommes tombés de l'échelle. Nous avons roulé dans le fossé. Au mois d'avril 2004 le monde a découvert, effaré, que des femmes-soldats américaines de vingt quatre ans, avec la complicité de leur hiérarchie, promenaient des prisonniers en laisse dans les couloirs d'une prison militaire, qu'elles les empilaient sur le carrelage comme des cadavres, qu'elles les terrorisaient à l'aide de molosses, qu'elles les couvraient de masques lugubres. Depuis lors on s'écrie volontiers : ce ne sont que de mauvais éléments, l'Amérique n'est pas comme ça.

Ceux qui répugnent à *généraliser* oublient les centaines d'oscar et d'awards décernés depuis trente ans à des œuvres sadiques, des œuvres où l'on voit des gens démembrés à la tronçonneuse dans une chambre de motel. Des œuvres qui débarquent chez nous avec leur cortège de suppliciés pour faire la fortune des officines de promotion parisiennes . Les demi-mondaines qui font leurs points de presse au Crillon ficellent, à propos de ce genre de films des campagnes publicitaires tellement unanimes que, si un ministre interrogé sur un plateau se mêlait de dire qu'il abhorre le travail de Quentin Tarantino, il perdrait la moitié de son crédit auprès des médias en trois semaines.

Car nous en sommes là. L'esthétique qu'on appelle déjantée, celle qui considère l'homme comme un tas de gélatine, celle qui montre la violence la plus obscène, celle qu'on pourrait appeler la pornographie de la relation sociale est en train de devenir l'esthétique officielle, la norme future, au nom de quoi ? D'une nouvelle morale, plus technologique et moins humaniste ? D'une nouvelle orientation philosophique raisonnée ? Pas même. Au nom de la simple liberté du commerce. Nos vieilles nations européennes, qui ont toujours pris la violence pour ce qu'elle est, le compost de l'âme humaine, le terreau qui produit la fleur, voient avec effarement leurs petits enfants plébisciter les films où l'on éventre son prochain . Le compost est vendu chez le fleuriste au prix de l'orchidée.

En matière de morale humaniste, on se doutait bien que l'Amérique du Silence des Agneaux, qui s'est reconnue toute entière dans cette histoire de cannibale jetant ses victimes

dans une fosse, avait un léger problème. Dix ans plus tard, quand on voit la jeunesse de *Scream* est de *Jackass* devenir le modèle planétaire, quand on entend en France les adolescents de banlieue se réclamer de Tony Montana, le héros de *Scarface*, qui ne bronche pas quand on démembrer son copain à la tronçonneuse, le malaise se confirme : la « civilisation » américaine ne va pas bien du tout. Elle nous met en danger. Pendant un siècle on s'est demandé si elle allait raffiner le message culturel européen dont elle a hérité après plusieurs vagues d'émigrations viennoises. Jusqu'à une époque récente on mettait certains débordements de la jeunesse de Los Angeles sur le compte de la démission parentale et de l'excès d'argent de poche. Au nom des musées Guggenheim, du Boston Philharmonic et des films de Frank Capra on excusait tout. On se disait qu'après tout, il valait mieux être pilote irakien tombé aux mains des Américains que l'inverse. Cette certitude était partagée par la plupart des pays du monde. Une sorte de fraternité d'âme s'était dégagée autour du grand-frère, accusé d'avoir le front bas mais crédité d'un respect sourcilleux de l'homme, de la légalité, de la moralité - jusqu'à la névrose.

Cette époque est révolue . La preuve est faite que ce prétendu parangon des vertus occidentales ne respecte pas ses prisonniers de guerre, alors vous parlez de ses engagements ! Il ne se conforme pas aux règles qu'il promet. Après des bavures dignes du marquis de Sade, ses militaires encourent un blâme et quelques mois de régime sec. La conséquence est écrite : c'est la chute du Veau d'Or. Le magistère que s'est arrogé l'Amérique sur le reste du monde va disparaître aussi brutalement qu'il s'est constitué pendant la guerre de 14. C'est comme si un député à cheval sur la morale, féroce au parlement sur la liberté des mœurs, était compromis dans une partouze sado-masochiste .

L'Amérique est comparable à un fils maudit qui est allé faire fortune outremer et qui revient régenter ses frères et sœurs en prétendant sur le tard détenir l'héritage moral du père. Dans les familles les choses se passent souvent ainsi : le prodigue revient un jour plein d'importance , il essaie de faire passer sa fortune pour une preuve de raison, il donne des leçons, il monte les uns contre les autres, il rappelle qu'il a toujours été là dans les coups durs, et il promet de s'occuper de tout pour l'enterrement de papa.

Pour l'enterrement de l' Europe, les Américains ont tout prévu aussi. Les faire-parts sont prêts, ils les ont même envoyés trop tôt par la bouche du secrétaire d'Etat Rumsfeld. Ils parient, tous les dix ans, sur cet événement qui leur donnerait raison dans la légende familiale occidentale. Le dernier avatar de leur pari, c'est l'entrée de la Turquie dans le marché commun. La mort de l'Europe par la Turquie les justifierait d'avoir claqué la porte

de la maison, il y a deux siècles en annonçant bien haut qu'ils allaient faire fortune. C'est fait. Ils sont riches. Mais leur morale n'a pas suivi.

Ce grand-frère m'as-tu vu va bientôt laisser sa parentèle et ses clients dans le désarroi parce qu'il n'est plus exemplaire. Des rumeurs sont apparues en Europe selon lesquelles la santé économique américaine serait d'ailleurs une illusion. Elle est trop brouillonne, trop endettée, trop dépendante de la stabilité générale. Elle repose en outre sur une évaluation erronée des ressources mondiales en pétrole, évaluation optimiste par mensonge délibéré. Il est, en effet, indispensable de conjurer le spectre de la pénurie, du oil peak, spectre que le terrorisme sur les puits est en train d'attirer avant l'heure. Pour reprendre la métaphore familiale, certains des frères restés au bercail européen ont mené leur enquête sur le passé et les affaires du rejeton prodigue. Ils s'aperçoivent qu'il est en train de dire et de faire n'importe quoi. Que sa fortune est hypothéquée. Qu'il embrouille ses clients. Qu'il flatte les illusions chinoises. Que sa « reprise » est un mythe. Et désormais, que sa morale est suspecte. Il a beau répéter « j'ai toujours été avec vous dans les moments difficiles » (sempiternelle allusion au Débarquement normand) on ne croit plus à son altruisme en tant que puissance continentale.

Qui mène l'enquête sur la fortune du fils prodigue ? La plupart des pays européens mais principalement la France. Pourquoi principalement ? Parce que la France a longtemps rayonné, dans tout l'Occident puis dans le monde entier par des mérites issus du fonds gréco-romain qui n'avaient rien à voir avec la puissance industrielle. Parce qu'elle a ancré tant bien que mal du côté de l'humanisme son magistère moral vers les peuples en développement. Parce qu'elle a exporté ses droits de l'homme et son code civil. Parce qu'elle a longtemps eu une politique arabe intelligente et raffinée, qui consistait à contenir le mal intégriste et ravageur, à l'enkyster plutôt qu'à le supprimer. Or depuis un siècle, et surtout depuis la dernière guerre, la France s'est laissée coiffer par les méthodes américaines qui ont substitué au magistère moral, né d'un long apprentissage mutuel (que ses adversaires appellent paternalisme) un partenariat purement économique, basé non sur la séduction et le contrôle mais sur la conquête et la domination. Le partenariat économique se fabrique en moins d'une décennie. Il n'a que faire de la culture et de l'humanisme. Il encaisse et il corrompt. Il dévoie les peuples, il les détourne de leur âme millénaire en arrosant leurs élites. C'est lui qui a fabriqué l'Arabie Saoudite, dont la vulgarité moyenâgeuse est devenue l'arme nucléaire du pauvre. C'est elle qui est capable d'exciter les passions intégristes en débarquant avec sept divisions pour établir la démocratie chez des gens qui ne l'ont

jamais connue. Le partenariat économique se prévaut d'accorder à tous les mêmes chances et c'est parfois vrai comme en témoigne le nombre de jeunes Saoudiens qui vont étudier à Harvard. Mais il prétend aussi leur donner la même dignité, il prétend les faire participer à la dignité de leur modèle, et là c'est un mensonge. Le fils de nabab Ben Laden en tant que partenaire privilégié du monde américain, a mis vingt ans à comprendre que ce partenariat se moquait de la dignité des peuples, c'est-à-dire de leur identité, et que, même pour les élites saoudiennes élevées à Harvard, même s'il s'agit de jeunes gens dont les pères et les grands pères peuvent acheter des quartiers entiers de Los Angeles, l'intégration n'est pas pour demain. Ils ont conquis (acheté) le statut d'Américains mais il n'a jamais été question qu'ils soient élevés à la dignité d'Américains.

Cela n'a jamais été sérieusement envisagé. Rappelons-le, l'Amérique moyenne, celle qui fait l'opinion, considère avec un dédain navré les efforts des jeunes Saoudiens ou des Koweïtis qui veulent faire partie de la bonne société. Du coup leurs enfants se retournent vers le voile et la djellaba. S'ils nous les imposent désormais en Europe, avec quelle morgue ! c'est à raison de notre appartenance au monde honni du partenariat économique, pour lequel nous avons trahi depuis trente ans la plupart des valeurs qui fondaient notre rayonnement culturel.

Ah certes, une partie de l'Europe n'a pas pris les armes pour envahir l'Irak. Mais elle a négligé l'occasion d'en expliquer les vraies raisons, les plus profondes, celles qui se rapportent à l'histoire de notre continent. Cette occasion nous est offerte tous les trois mois par les développements de la guerre, quand la saisirons-nous ?

En parlant de la *vieille Europe* par la bouche de Donald Rumsfeld, l'Amérique a commis un acte manqué. Le fond de son ressentiment au sujet du vieux Continent s'est révélé à propos de la France et de l'Allemagne, deux pays qui sont pourtant bien placés pour rappeler au Nouveau Monde quelques évidences au nom de l'Ancien, et par exemple celle-ci : en politique étrangère, non seulement la canonnière est la pire solution mais si la guerre devient inévitable, annoncer qu'on va éliminer les forces du mal est une folie.

Pour avoir émis ce genre de doutes, la France et l'Allemagne ont été accusées de sénescence – comme si la vieillesse se définissait uniquement par la dérouté des cellules, et comme si les vieilles nations n'avaient pas, au fond, les mêmes vertus que les vieilles personnes. La patience, la distance, le scepticisme, entre autres. Ne parlons même pas de sagesse, mais de défaut d'emballement. A niveau d'évolution comparable, un vieux pays se sera trompé plus souvent qu'un

pays dont l'histoire est née de la dernière pluie. Il sera donc mieux placé pour se défendre d'une illusion.

Hélas, aux Etats-Unis la vieillesse est surtout regardée comme une maladie, phénomène qui s'est répandu chez nous au point qu'on la confond désormais avec le syndrome d'Alzheimer. Cela permet d'asseoir l'idée que le recours à l'expérience, à la réserve, à la diplomatie dissimulent une couardise pathologique et un problème neuronal.

C'est pourtant grâce au talent très peu téméraire de nos diplomates, à leur connaissance exacte du terrain, à leur culture, à leur humanisme, que nous avons réussi dans les glorieuses années du journal *l' Illustration* à entretenir, avec le monde de l'Islam, des relations intelligentes, fondées sur une méfiance légitime et un respect mutuels. La conscience d'appartenir à une longue histoire commune, faite de cruautés, de marchandages et de concessions, nous aura gardés longtemps de l'ignorance et du fanatisme . Nous pensions être débarrassés de ces vices de jeunesse. Hélas ils sont revenus sur la scène du Proche Orient quand nos anciens l'ont quittée, c'est à dire quand les Américains y sont arrivés. Est-ce un hasard ? Rien n'est moins sûr.

Comment reconnaît-on une politique étrangère jeune ? Principalement, à ce qu'elle ne doute de rien. Dans ce registre, citons l' idée brillante de faire des Taliban des alliés contre les Russes, le fait de financer Ben Laden pour mieux le contrôler, de gérer le conflit balkanique en propagandistes etc.

Trop de jeunesse, c'est aussi trop d'imprévoyance dans les petites choses. Il y a dix ans, en Indonésie, quand les villes de province ont commencé à multiplier les cinémas, que proposait le complexe culturo-industriel américain aux nations qui quittaient l'Islam villageois pour les ateliers de confection? Des kilomètres de films ultra-violents. Dans les salles de cinéma de tous les peuples émergents, et par le biais des cassettes vidéo qui se vendaient quelques dinars au marché, l'Occident a été présenté, par les Majors hollywoodiennes, avec une incroyable légèreté, comme un repaire de tueurs cinglés , de bandes rivales et de flics pourris, le tout sur fond de Miami ou de Las Vegas. Parallèlement, que proposent les télévisions par satellite à longueur de débats anglophones ? Une argumentation de casuistes sur le mariage des homosexuels. Dans toutes les sociétés traditionnelles où l'homosexualité a été digérée par la pratique sociale, on cherche à provoquer l'indigestion au nom de la transparence et de la raison.

Parallèlement la Pologne, la Tchéquie, la Hongrie, donnent à fond dans la mythologie new-yorkaise. Or, par une coïncidence qui n'en est pas une, ces derniers pays forment le principal de la jeune garde sur laquelle Rumsfeld appuie son idée d'une

Europe *nouvelle*. - entendez par là malléable aux thèses manichéennes et préparée à lutter pour l'éradication du mal.

Quand la France et l'Allemagne joignent leurs sagesses pour repousser, jusqu'à la dernière extrémité, les solutions sommaires et obligatoires, elles rappellent humblement que le but de la diplomatie n'est pas d'avoir raison de l'adversaire. Il n'est même pas d'avoir raison tout court. La guerre n'a pas pour objet de supprimer le mal mais de le contenir, de le juguler, de conjurer sa réapparition dans l'histoire.

Quand une guerre éclate, les vieilles nations se gardent de croire qu'il y aura un vainqueur. Les jeunes nations, elles, croient encore le contraire. Elles appliquent des sanctions. Elles demandent des réparations. Elles laissent les vaincus exsangues et humiliés. Non seulement c'est un tort, mais elles causent grand tort à la paix, laquelle est équilibre et marchandage. Elle suppose que personne n'abuse de son droit. Or c'est plus en plus rare. L'Amérique s'érige en juge de la vertu de ses alliés. On voit mal comment elle pourrait respecter ses ennemis.

Que signifie respecter ses ennemis ? Il faut se souvenir du film *La Grande Illusion* de Jean Renoir pour comprendre ce que signifie l'esprit de vieillesse en politique étrangère. Consentir à relativiser le rapport entre bons et méchants, changer de regard sur l'adversaire, pratiquer l'ironie et l'autocritique, jouer avec le mensonge, la rouerie du camp d'en face, veiller surtout à ne pas prétendre qu'on détient le monopole de la vertu, voilà ce qu'avait appris la vieille Europe en quatre siècles de diplomatie. Voilà ce qu'elle peut encore illustrer si les choses vont trop loin, et si les Américains épuisent leur crédit, après avoir commis des bourdes de plus en plus graves, et l'on voit mal comment elle pourrait aller plus loin dans la gravité.

On l'a bien vu dans la guerre de Serbie . L'Amérique était si pressée d'avoir raison qu'elle en a oublié de se munir d'une carte d'Etat-major sérieuse avant de bombarder l'ambassade de Chine. De même dans l'affaire Irakienne le prurit du bon droit l'aveugle, jusqu'à lui inspirer des erreurs de débutant.

Mais la première de ses erreurs est de vouloir asseoir le règne de ce qui *doit être* au mépris de ce qui est. N'est-ce pas la source du droit? Tout le problème est de savoir si l'on préfère le droit à l'équilibre. Elle a fait son choix. La vieille Europe en subit les conséquences. Elle aura tôt ou tard pour mission de réparer ses gaffes..

Encore faut-il que l'Europe ose reconnaître sa mission. Et sa mission n'est pas de se faire passer pour plus jeune, plus performante, plus conquérante qu'elle n'est, mais de se faire reconnaître pour sage, imaginative, créative, là où elle l'est restée, c'est-à-dire presque en tous domaines. L'Europe est

vieille, soit. Au lieu de singer la jeunesse il faut qu'elle réhabilite les vertus de la vieillesse qui sont fondatrices d'ordre et de raison. En d'autres termes il faut qu'elle reprenne les rênes du discours occidental. Il faut qu'elle parvienne à convaincre le monde qu'elle n'est pas assimilable à la barbarie économique et diplomatique qui nous place dans un si grave péril. Et le rôle de la France est déterminant dans cette résistance comme en témoignent les campagnes de dénigrement auxquelles nous avons été soumis après notre abstention dans la guerre d'Irak. Car ce n'est pas un front anti-allemand ou anti danois qui s'est manifesté dans la presse américaine. C'est une attitude anti-française mobilisant tous les vieux thèmes au sujet de notre pays (collaboration pendant la guerre, orgueil et lâcheté, etc) . Le président français a été traité de pygmée par un éditorial du New York Times. La chaîne Fox a lancé une campagne de harcèlement téléphonique contre l'ambassade. Cette violence incongrue a connu un précédent lorsque la France a prétendu se défendre contre l'anglais dans ses actes et colloques (loi Toubon). Elle signifie que les agents de l'Empire américain ont compris d'où venait le danger. Le danger serait qu'une vraie diplomatie française, savant mélange d'exigence morale, de tradition séculaire, de présence sur le terrain, soit capable de corriger la grossièreté d'une approche à laquelle il manque un ou plusieurs de ces trois éléments et surtout quelques siècles d'expérience.

Les instruments d'un retour de l'influence française étaient encore réunis après vingt ans de politique Gaullienne. Les centres culturels français à l'étranger restaient un outil efficace pour relayer cette mission morale au début des années 80. Mais leur abandon à une oligarchie de professeurs a plombé le réseau.

Par réaction contre le modèle français qui était plutôt d'airain, celui des statues du Général, on a nommé aux postes de représentation culturelle des professeurs mitterrandolâtres, jouisseurs, internationalistes, qui ont altéré l'image de la France auprès des populations locales et des instances planétaires .

Comment puis-je laisser entendre une chose pareille ?

Je ne la laisse pas entendre, je l'affirme. Au nom de quoi ? Au nom de la liberté du voyageur. J'ai connu plusieurs de ces comptoirs de la pensée française à l'étranger, tantôt comme journaliste, tantôt comme écrivain. J'ai même brigué un poste dans l'un d'entre eux, comme ça, pour voir.

J'ai vu : c'était une folie de penser qu'un écrivain français pouvait représenter la culture française. Et pourtant j'eusse volontiers, en 1995, exercé ce sacerdoce dans un pays que j'aimais, la Hongrie. Mais dans les années de plomb, 70% des postes à pourvoir l'étaient par des professeurs. Si l'on se réfère

aux efforts pitoyables accomplis par ces gens-là pour faire descendre le programme au niveau des élèves, c'est-à-dire au sous-sol, il est permis de se demander si les profs adoubés par le système socialiste étaient mieux placés que les écrivains, les présidents de sociétés savantes ou les directeurs de bibliothèque, pour représenter la France. On a surtout le droit de se demander auprès de qui il fallait se placer pour s'installer à Budapest afin d'y servir la culture française. Les mânes de Diderot, ou la femme du ministre ? Tout le monde a pu vérifier sur le terrain qu'une proportion écrasante des postes de représentation culturelle à l'étranger était détenue par des gens plus habiles à intriguer qu'à réfléchir. Les confidences d'un étudiant indien m'en ont persuadé,. C'était à New Delhi, au milieu des années 90 : il affirmait qu'un partie de ses amis s'écartaient des manifestations culturelles françaises parce que le mépris du personnel de l'institut et son comportement devant les buffets était gênant pour un Indien amoureux de la France.

A Budapest, où j'ai donc vécu un an plus tôt, j'ai pris contact avec l'institut culturel en arrivant. Installé dans un vieil appartement pour écrire un roman je n'ai noué de relations avec les poètes et les peintres locaux que par le biais des cafés, et n'ai jamais reçu le moindre appel en provenance de la ruche de la francophonie qui trône sur la rive de Buda. Son principal objet était d'attribuer un salaire à ses abeilles. Au moment où j'allais rentrer à Paris la correspondante locale du journal Libération m'a convié à participer à une soirée de l'Institut Français dans une brasserie. Un groupe de rock rennais, *Dominic Sonic* a chanté en anglais toute la soirée. Seule concession au monde culturel français, la bière était arrivée par avion des brasseries Kronenbourg.

A la même époque à Prague un festival Europa Mozart Praha obtenait le concours de l'institut français au milieu d'autres contributeurs venus d'Italie, d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse et de Pologne. Paris a choisi d'envoyer un spectacle de danse produit par le Théâtre Chorégraphique de Rennes. Commentaire du Nouvel Observateur : *quatre oeuvrettes produites par des apprentis chorégraphes et pis encore, vraie défaite de l'intelligence et du goût, une accablante production de Gigi Caciuleanu. Ce Caciuleanu au sujet duquel depuis longtemps chacun entretient un silence consterné mais que ses protecteurs envoient à l'étranger représenter cette France où il ne représente rien du tout.*

Cette dernière phrase résume parfaitement l'attitude du quai d'Orsay et celle du ministère de la Culture de l'époque : il s'agit avant tout pour les oligarques parisiens, de se faire plaisir et de caser ses amis . On envoie au reste du monde non l'idée de la France du roi Soleil, celle que réclament la majorité des peuples de la terre, mais celle du centre Pompidou, dont les

francophiles russes ou slovaques n'ont pour la plupart aucune curiosité.

De retour en France, j'ai essayé de trouver quelque part un formulaire d'inscription pour faire partie de la prochaine tournée de candidats à la représentation culturelle, afin de prendre, de l'intérieur, la mesure de ce désastre, et peut-être, de contribuer à le corriger.

Mais le formulaire n'existait pas. Le jury non plus. Les critères objectifs pas davantage. Ces nominations aux postes de représentation sont un privilège régalien sur lequel une poignée d'échassiers de la république ont jeté leurs griffes, du moins pour les postes les plus prestigieux. Le reste est attribué à la piétaille qui intrigue dans les sections syndicales de l'Enseignement, ou qui connaissent, par leur belle-sœur, un directeur technique au quai d'Orsay. Le résultat est désormais patent : les hussards noirs de la francophonie, qui naguère dirigeaient ces instituts comme des moines-soldats, et qui n'hésitaient pas à parler de Bossuet entre les sacs de sable, ont été remplacés par une bande de profiteurs qui changent de poste tous les trois ans, qui veulent un chauffeur et un quatorzième mois, etc . Leurs containers ont sillonné la planète pendant vingt ans aux frais de l'état français. Ils se sont comportés, pour nombre d'entre eux, en parvenus, en colonialistes de la modernité artistique avec les populations locales. C'est surtout vrai dans le monde social de l'Est, auprès de qui, pourtant, nous jouissions d'une cote éblouissante et que nous avons déçu. Pologne, Hongrie, Russie, tous ces pays étaient francophiles par tradition et par nature avant d'avoir vu la nouvelle France à l'œuvre dès l'ouverture du rideau de fer. Et ce qu'ils ont vu, c'était une oligarchie de syndicalistes de la pensée française, arrivés en déifiant Sartre et Aragon dans des pays qui sortaient du communisme. C'était un club d'esprits forts qui organisait des expositions d'art contemporain dignes du centre Pompidou, dans des pays où les trois quarts des enfants apprenaient encore l'art de l'aquarelle à l'école. C'était un personnel inculte et prétentieux dont on trouvera le vocabulaire dans les morceaux choisis qui figurent en annexe . Un club de ricanes, venu donner des leçons de dédain à des peuples qui s'étaient réfugiés, pendant les années noires, dans la peinture anecdotique que les critiques parisiens appellent *historicisante*. Et pendant les dix années qui ont suivi le communisme, les ambassadeurs de la culture française ont voulu illustrer, avec la dernière des pignouferies, la supériorité de la culture mondialiste sur celle de leurs hôtes. Ils ont préféré ouvertement le genre Musée Guggenheim, les installations vidéo, les âneries conceptuelles aux illustrateurs de la région de Cracovie ou de Széged. En bref ils ont appliqué à toutes ces

régions enracinées dans la tradition européenne, véritables conservatoires de la sensibilité continentale, qu'étaient la Bohême, la Hongrie, la Slovaquie, l'Ukraine, l'esthétique recommandée en France par la Mission 2000 : forcer les vieilles pierres à avaler le contemporain, obliger les vieilles âmes à tolérer le déferlement du n'importe quoi.

A Carcassonne à l'occasion de la manifestation *Changement de temps*, qui, le même jour, a profané Chambord et cinq autres monuments nationaux, l'artiste Pierrick Sorin nous explique le sens de sa démarche, laquelle consiste à transformer le château comtal en un vaisseau spatial : « je regarde le château, ça me fait penser à des bobines de pellicule, à un biberon, à un espèce (sic) de vieil appareil photo ».

Pendant l'été 2000, où cette manifestation imbécile a eu lieu, les livres d'or imprudemment ouverts ont débordé de phrases indignées du public européen. A l'Est le résultat de ce genre de pratiques ne s'est pas fait attendre : à force de voir les élites de la pensée française s'agenouiller devant l'art qu'on appelle Trendy, les jeunes Polonais à qui nous avons réussi à infliger la honte de leurs aquarelles sont allés chercher leurs modèles à New York sans passer par nous. Ils n'ont plus aucun respect pour le modèle français : nous l'avons disqualifié à leurs yeux.

Il est permis, il est même recommandé d'appliquer la grille d'explication qui précède aux rapports entre France jacobine et France des provinces, entre France de souche et France immigrée. Les communautés humaines fonctionnent toutes, peu ou prou, comme des familles ou des tribus, fût-ce à l'échelle continentale. La France n'a cessé d'accueillir de nouveaux hôtes depuis la guerre. Mais elle n'a pas cessé non plus de renoncer devant eux au magistère culturel qui était le sien en 1960. Elle leur a désigné en permanence un autre modèle à suivre, le mondialiste, le métissé obligatoire, et l'américain par vocation. Le président de la république nous parle-t-il d'Alexandre Dumas à l'occasion du bicentenaire de sa naissance ? Il nous le présente comme un grand métis autant qu'un grand écrivain. En 2001 le Panthéon a été rhabillé aux couleurs d'une centaine de portraits d'enfants sud-africains, dans un hymne délirant aux vertus de « la marge » dont vous trouverez le texte ahurissant en annexe.

Du coup, lorsque nos ministres en appellent à la dignité, aux valeurs et aux règles de la France républicaine en tenant des réunions dans les salles des fêtes de banlieue, la jeunesse s'interroge : en ce moment tous les modèles de la France sont hors de son histoire et de sa culture. Ceux qui lui imposent le respect viennent de New York et de Brooklyn. Dans les lycées, les Jason ou les Steevie pullulent, la nation française est à la remorque depuis quarante ans, comment peut-on la respecter pour ces valeurs de prestige et d'indépendance qu'elle renie

chaque jour ? Comment croire davantage à son influence sur ses immigrants ? En d'autres termes, quand on est incapable de jouer un rôle parental, il faudrait cesser d'adopter de nouveaux enfants. Or nous n'arrêtons pas. Nos immigrés dans les années 20 étaient les élèves reconnaissants et respectueux du modèle français. Dans les années 80 ils sont devenus, pour nombre d'entre eux, des hôtes exigeants, méprisants et souvent des squatters. Mais le plus grave n'est pas là. Le plus grave est que la démission du modèle paternel français est en train de provoquer chez nous ce qui se passe dans une famille quand le père s'affaiblit, se laisse déchoir et renonce à sévir : les enfants commencent à se battre. Ils se *communautarisent* comme on dit dans le sabir parisien. Et comme souvent dans les familles quand les parents sont déçus et quand les enfants se battent, il existe toujours une sœur, un frère discret et courageux qui réunit l'héritage moral du père et qui essaie de perpétuer ce qui fondait l'harmonie passée, afin qu'elle puisse être restaurée un jour.

Ce rôle est dévolu par nature à un peuple comme la Savoie, naguère très admiratif à l'égard de la France au point qu'il a voté son rattachement (fait rarissime) *alors qu'il possédait en propre un Sénat et une armée*. Alors quand la Savoie entend parler d'Islam de France, quand elle entend pérorer les imbéciles qui parlent de deuxième religion du pays sans préciser que la première a la taille d'un éléphant et la deuxième d'une souris, la Savoie se dit qu'elle a son opinion là-dessus. Il y a peut-être un Islam de France mais la probabilité de voir apparaître un Islam de Savoie est quasi-nulle. Ce n'est pas pour en arriver là que la Savoie a remis les clés à son propriétaire. Certains de ses représentants songent à faire changer les serrures. Ils se disent que la folie de la France n'aura qu'un temps, et qu'un jour ou l'autre, quand toutes les conséquences s'en seront manifestées, quand le désastre se sera abattu sur ceux qui l'appellent avec tant d'insistance, on sera content de retrouver, chez la Savoie, fille aînée de la France, intactes, un certain nombre des valeurs de courage et de raison qui ont fondé la famille. La Savoie votera la confiance quand la France en sera redevenue digne. Quand elle cessera de parler d' « antisémitisme français » à propos d'une bande de Maghrébins qui dépouillent un enfant à kippa aux cris d' *A mort Sharon*.

Comment y parvenir ? J'y viens. La France n'a plus le choix de redevenir elle-même ou non : elle sera bientôt sommée de le faire. Par quoi ? La chute de son modèle atlantiste. Si la Savoie est en train de se pencher sur sa propre histoire, c'est parce que le modèle français est en péril. Mais la France fera tôt ou tard la même chose avec l'Amérique parce que là encore le modèle vacille. En d'autres termes il existe en ce moment,

entre l'Amérique et ses vassaux, le même rapport de dupes qu'entre la France et les siens : la chute du modèle les jette les uns contre les autres, comme dans les familles où le père a failli. Nous consentons stupidement en ce moment à discuter le port du voile avec les pays arabes par voie de presse. Mais il n'y a rien à discuter. Nous appliquons chez nous les règles que nous voulons. Nous n'avons aucune explication à donner. Au lieu de quoi la chute du modèle français permet aujourd'hui sur notre territoire, l'importation des guerres civiles étrangères et celle des usages les plus contraires à notre droit. Le jour même où Brigitte Bardot était condamnée par une chambre correctionnelle pour avoir dit que l'islamisation du pays représentait un danger, un comptable de trente ans était arrêté après avoir poignardé six personnes en criant Allah est grand.

Irresponsable. A sa décharge la presse répète qu'il n'a pas poignardé que des Juifs, mais aussi des chrétiens. L'ennui est que le slogan a été proféré à chaque acte. La perquisition chez le coupable a révélé que les mots fatidiques étaient imprimés sur une grande affiche dans sa chambre.

Le maire de Paris s'est fait poignarder de même au nom d'Allah, et fort explicitement, par haine des homosexuels (à moins que la presse n'ait menti) mais son agresseur était, lui aussi, irresponsable.

Un an plus tard un adolescent est tué d'un coup de hache dans la banlieue d'Avignon : le juge chargé de l'affaire explique à toute la presse qu'il s'agit « vraisemblablement d'une personne irresponsable et ne jouissant pas de toutes ses facultés car elle a fait preuve de maladresse dans la dissimulation des pièces à conviction ». Le portrait robot, dressé dès les premières heures, n'est publié qu'après quatre jours. Il s'agit d'un clandestin arrivé du Maroc ce que confirment l'arrestation et les aveux du coupable après une semaine. Il jouit de toutes ses facultés.

Il y a plusieurs façons de corrompre le système judiciaire d'un pays : le laisser acheter, intimider, ou le laisser émasculer, dès le stade du recrutement par de jeunes juges qui appliquent les préceptes idéologiques d'une époque révolue : celle de leur formation.

Les jeunes magistrats de notre pays ont été dressés dans la France du désastre : celle des années Mitterrand. Ils ont été dressés à croire que la seule *résistance* à l'influence grandissante des autres cultures doit être corrigée par la force. C'est donc en toute bonne foi qu'ils font revenir en France un imam expulsé, déconsidèrent le pouvoir politique, et semblent donner, au nom de la France, leur quitus à un homme qui préconise la lapidation des femmes adultères.

L'affaire a eu lieu à Lyon. Ses conséquences, sur la cohésion de l'ensemble français, sont déjà mesurables. En voici un exemple : la Savoie et la région de Lyon étant réunies

administrativement, contre toute logique géographique et historique, en une seule région qu'on appelle Rhône-Alpes, (et désormais pour France3, comble d'absurde, Rhône Alpes Auvergne), après le retour du partisan de la lapidation dans son bercail lyonnais sur mandat de la justice française, les clients des cafés de Savoie, qui valent bien les instituts de sondages, se sont sentis offensés d'être assimilés à une région, à un pays qui leur infligeait une honte pareille.

En outre quand on descend des combattants des Glières on a peine à tolérer que le président de la République se précipite à la télévision au moindre prétexte pour évoquer le « retour de l'antisémitisme en France ». C'est un mensonge d'état. L'antisémitisme a disparu presque complètement en France après la guerre. Celui auquel il fait allusion, c'est celui que la France a importé, en laissant s'installer dans les banlieues la cinquième colonne de l'intimidation.

En vertu de ce genre d'erreurs la Savoie ou la Corse se sentent de moins en moins solidaires de leur administration. Elles commencent à considérer leurs percepteurs ou leurs juges comme les agents d'un empire hypocrite et téméraire, capable de libérer un assassin pour vice de procédure, de mettre cent personnes au chômage sur un contrôle fiscal, et de faire condamner pour incitation à la haine raciale les professeurs d'histoire qui osent raconter le martyre du sud de l'Europe par l'Islam au long des siècles.

Ce qu'il convient de corriger, ce ne sont donc pas les relais du pouvoir dans les régions, mais la nature de ce que dit, fait démontre l'Etat Français : c'est le fondement de ses choix. En trois semaines, le retour de l'imam de Vénissieux a fait progresser de dix ans la dissidence dans les esprits. Et la rumeur des cafés en Corse, en Savoie, en Aveyron est explicite là-dessus : elle dit qu'un état capable de faire une chose pareille ne mérite plus la confiance. Or la nation, rappelons-le, est ce contrat de confiance par lequel la communauté garantit au plus grand nombre une protection contre ce qui paraît insupportable à ses valeurs et à sa cohésion. Au lieu de s'acquitter de cette tâche, les représentants de la nation essaient en ce moment de réduire toute résistance à l'insupportable afin de vous obliger à supporter quand même ce qui vous offense et ne vous ressemble pas.

Les cafés ont décidé de continuer à ressembler à qui ils veulent. Quand on leur explique que le mariage entre deux hommes ou deux femmes en gants beurre frais est inscrit dans l'évolution naturelle des sociétés modernes, les cafés répondent faux et archifaux c'est un mensonge, c'est un outrage à l'intime conviction des gens simples. Les cafés accusent à juste titre leurs élites d'être allées pêcher ces âneries dans la région de Boston. Dans les arrière-salles, tous

ceux qui perdaient peu à peu leurs préventions contre les homosexuels, parce que le vieux Marcel, qui ne s'est jamais marié, est « serviable tout de même », ou parce que le fils du garage Renault, même s'il a trois anneaux dans l'oreille, a fait gagner l'équipe de foot, ont reculé, sur l'échelle de la tolérance, de dix ans en trois semaines. Tout cela parce qu'un député m'as-tu vu, un crétin formé à l'école des médias vengeurs, a décidé d'imiter les progressistes américains en unissant deux hommes dont l'un était vêtu de blanc et portait un bouquet (admirez le bon goût).

On me dira que je parle de ce que je ne connais pas. On me dira que je prétends statuer sur ce que j'ignore. Mes livres, ma vie, le ton que j'adopte attestent le contraire. Je connais la question par coeur mais pour lever le soupçon d'ignorance, je préfère citer l'un de mes articles resté au marbre. pour dissidence encore une fois. Il a été commandé l'an passé par un quotidien national à l'occasion de la gay pride . Puis remplacé le matin de la parution, sans explication préalable, par un autre article qui illustre la thèse contraire, à savoir : tout va bien, le peuple français adore le défilé annuel des drag-queens . Il en a fait une fête nationale, grâce à laquelle nous sommes à l'unisson du monde entier.

J'essayais quant à moi d'illustrer qu'en cette matière comme en d'autres l'évolution des mœurs ne se décrète pas. Elle ne s'inflige pas au peuple comme une gifle. Toute acclimatation forcée d'une pratique provocante, contraire à nos usages, suscite un rejet préjudiciable aux communautés qu'elle prétend défendre, et représente un ferment de guerre civile. Même dans le domaine des mœurs la France est donc en train de faillir à sa tâche de rassembleuse. Après avoir laissé fleurir les « signes religieux discrets » à l'école comme autant de témoignages de communautarisme, après avoir laissé les enfants se distinguer par le blouson ou la casquette jusque dans le primaire, la France invite ses homosexuels à faire de leur différence un étendard.

De quoi ? De toutes les autres différences.

En quoi elle fait preuve de sottise et d'imprudence. En quoi, une fois de plus, elle expose ceux qu'elle prétend protéger à la réaction de tous les autres. La France se comporte en chef de meute imprévoyant. Au lieu de surveiller, de canaliser les règles de l'instinct, dont le rejet fait partie, elle les ignore. Elle prétend supprimer artificiellement, législativement, toute agressivité entre ses différents groupes. Elle prétend nier et réprimer jusqu'à la méfiance intercommunautaire.

Oui, il est significatif que mon couplet sur la GayPride ait été remplacé, au marbre, par un papier politiquement plus correct. Le responsable de la page Opinions, soucieux de rester dans le courant dominant aura téléphoné en hâte, à l'un de mes homologues, afin qu'il écrive le contraire de ce que j'avais envoyé. En l'occurrence il n'y avait qu'une seule opinion recommandée. Hélas, on aura beau s'asseoir de plus en plus nombreux sur le couvercle de la marmite, la résistance du discours à la pression populaire n'est pas illimitée.

Les étourneaux de la différence

Importées d'Amérique, les prides consistent, pour une communauté minoritaire, à intimider l'opinion, c'est à dire à défier l'intolérance. Ou à forcer la tolérance, ce qui revient au même, sauf que la tolérance ne se force pas. En revanche, tout indique que l'intolérance, elle, est très facile à propager. Il suffit de montrer trois cents mille personnes qui prétendent en représenter des millions à qui elles n'ont jamais demandé leur avis. Il suffit de défiler en brandissant des banderoles et d'afficher haut sa fierté (puisque c'est la traduction du mot pride), quitte à offenser ceux qui ne la partagent pas. « Nous ne prétendons pas susciter une tolérance unanime, déclarent les partisans de ces défilés, nous savons que c'est impossible, mais nous la faisons progresser ». Et si c'était le contraire ? Et si ces déguisements, ces slogans « contre l'exclusion » étaient en train de faire régresser la tolérance elle-même ? Et si (comme tant de fois dans l'Histoire) les lendemains de fête fleuraient la persécution ? Les homosexuels du silence le redoutent . Et ils n'ont pas forcément tort. Immergés dans la population générale, tout en sachant qu'ils ne partageront jamais l'orthodoxie de ses moeurs, ils sont gênés de voir défiler à la télé le carnaval des étourneaux de la différence. Ils sont nombreux à se demander quelle peut être l'origine de cette fameuse fierté.

Si l'on parle de fierté, c'est qu'il s'agit de défendre une attitude volontaire . De justifier un choix, en somme. Or, la plupart n'ont aucune conscience de l'avoir jamais eu. Le Vatican vient de cautionner la publication d'un volume de neuf cents pages, le Lexicon, rédigé par soixante-dix cardinaux , évêques, théologiens et experts, où il est écrit que " la moindre critique à l'endroit de l'homosexualité est désormais considérée comme un blasphème, voire comme un crime, celui d'homophobie " A en juger par la faveur médiatique unanime dont jouit chez nous la gaypride on est presque obligé d'en convenir.

Il est vrai que la suite de la position de l'Eglise témoigne d'une imprévoyance inquiétante : le Lexicon affirme en effet que

l'homosexualité ne possède "aucune valeur sociale » , et que ses défenseurs n'ont « rien à défendre ». Les très nombreux, très sages et très illustres esprits qui ont honoré le genre humain tout en présentant cette coquetterie statistique n'auraient donc aucune valeur sociale non plus . Parmi eux figurent probablement de nombreux dignitaires de l'église, encore que le pourcentage n'en ait jamais été révélé. A défaut nous connaissons celui des peintres, des musiciens et des écrivains et nous savons qu'il est supérieur à la moyenne. Prétendre que Tschaikovsky, Camille Saint-Saëns ou Elton John n'ont "aucune valeur sociale " est d'une grande témérité . Mais l'affirmation selon laquelle l'homosexualité serait une "construction psychique", c'est à dire susceptible d'être amendée, donc, pourquoi pas, punie , est d'une fragilité périlleuse, or c'est pourtant ainsi que conclut le Lexicon.

Le plus curieux est qu'entre la position catholique dans ce domaine et celle des activistes gay qui défilent pour défendre leur « choix de vie », on observe une curieuse convergence. Les uns disent qu'il y n' a aucun lieu d'être fier. Les autres disent le contraire. Mais tout le monde semble penser qu'il s'agit bien d'un choix. Et si, répétons-le, ce n'était pas le cas ? Le devoir de ceux qui ont vu le Vatican à l'œuvre sur d'autres questions, comme l'esclavage, les théories de Galilée ou l'antisémitisme est de rappeler l'Eglise au principe de précaution. Pour lui épargner la pénible et ridicule séance de repentance qui la saisit périodiquement lorsque ses certitudes ont été démenties par les faits, on doit attirer son attention sur un débat dont l'issue lui réserve peut-être des surprises: celui du gène homosexuel .

Personne n'est capable d'affirmer, pour l'instant, que l'homosexualité n'est pas héréditaire. Certains scientifiques américains comme le Dr Hamer ont cru, en 1993, pouvoir démontrer l'existence, chez nombre d'homosexuels masculins (33 paires de jumeaux homosexuels sur 40) d'une particularité génétique commune sur le chromosome X . D'autres les ont démentis, au nom d'autres études qui tendaient à souligner plutôt l'influence du milieu. Nul n'a prouvé son fait, ni d'un côté ni de l'autre. Les recherches continuent. On ne sait pas de quel côté penchera la science, mais on peut s'appuyer au moins sur une certitude: quand on exerce un magistère sur des centaines de millions d'âmes à travers le monde, il faut une grande étourderie pour se prononcer sur une question pareille avant les généticiens eux-mêmes. Si l'Eglise se voit infliger une réponse scientifique contraire à la vérité qu'elle juge obligatoire, elle se retrouvera demain dans le camp de l'anathème irréfléchi, ce qui devient une habitude. Ses fidèles vont finir par se lasser, pour ne rien dire de ceux d'entre

eux qui vont à la messe malgré une tendance opiniâtre au célibat. A ce propos, pendant le dernier Carême certains ont reçu, à l'entrée des églises, des feuilles imprimées montrant un minaret et un clocher en train de fraterniser. Ils auraient sans doute aimé bénéficier de la part de leur propre famille spirituelle de la même mansuétude. Ils se sont souvenus que 52 homosexuels égyptiens ont été détenus dans une cage, il y a deux ans, au nom de la vertu islamique, avant un procès bâclé suivi de lourdes condamnations, sans que l'église catholique ait imprimé le moindre tract. On n'ose croire que parmi les motifs de rapprochement entre les deux religions, puisse figurer une commune exigence de rigueur à l'égard de ceux qui n'ont « aucune valeur sociale » . Ce serait pousser un peu loin le bouchon du partage œcuménique . En somme on finit par se demander si la seule solidarité indiscutable dégagée par les gay-prides ne se trouve pas , dans l'intolérance et le ricanement qu'elles répandent à travers le monde le jour où CNN diffuse les images des défilés de drag-queens,. Les propos du Vatican suscitent un peu d'effroi. Mais on frémit carrément en imaginant les commentaires dans les cafés de Riyad à Karachi.

On répondra qu'un pays ne se gouverne pas par ses cafés. Eh bien si. Pour l'illustrer il n'est que de mettre en rapport le chiffre de l'abstention aux élections européennes et la curieuse carrière d'un film. Lequel ? Les Choristes. Quel est le rapport? Le voici : au fond de l'Aveyron l'affiche de ce film flottait au vent sur le mur d'une église de village au printemps 2004. L'affiche comportait un panneau blanc griffonné de rouge : Salle des fêtes, 15 heures. La salle était proche du bureau de vote. La salle de cinéma était pleine . Le bureau de vote était vide.

En quoi ce fait est-il significatif ? En ce que le ticket pour le film Les Choristes, histoire d'une rédemption par la musique dans un pensionnat disciplinaire, ressemble à un bulletin de vote depuis que 10 millions de personnes se sont déplacées pour aller le voir. C'est comme si la question suivante avait été posée aux spectateurs : croyez-vous à la rédemption, aux vertus de la rigueur intelligente, à l'amour de maître à disciple et de disciple à maître, vous reconnaissez-vous dans le monde culturel qui vous est présenté (la France de l'après-guerre, sans rappeurs, avec ses forêts sous la lune et au loin, la cloche d'une église de village).

Eh bien, La réponse est oui. Oui et oui. Cette France-là, ce monde culturel qui parle au cœur de ceux qui l'ont connu, on y croit encore. Dans le moindre hameau on s'est passé le mot : allez-voir ça, c'est notre histoire, nos valeurs, notre désir de mutuelle reconnaissance, de mutuelle gratitude qui s'expriment là-dedans. Il existe bel et bien une France clandestine,

muselée, oppressée, qui parle de ce genre de films sur le ton de la dissidence.

C'est la même France qui a plébiscité « Le fabuleux destin d'Amélie Poulain ». Elle ne sait plus dire autrement son dépit d'être devenue hors la loi. Aux yeux de qui ? De ceux qui font la loi, justement, au propre et au figuré. Par exemple les journaux qui véhiculent la pensée recommandable et qui trouvent Pédale Douce génial et les Choristes réactionnaires. Ce sont les mêmes fanzines pour cocaïnomanes qui tenaient naguère Amélie Poulain pour complice de l'extrême droite parce que le film décrivait une France surannée. Les mêmes qui accusent de révisionnisme ceux qui dédaignent l'art moderne. Les mêmes qui ont monté de toutes pièces l'affaire Camus, écrivain fusillé par la presse, prétendument pour antisémitisme, en vérité pour s'être interrogé, en public, sur le sens du mot et pour avoir traqué en lui-même le préjugé dans un esprit voisin de Montaigne et de Jean-Jacques Rousseau. En vérité on l'aura surtout blâmé parce qu'il a décrit quotidiennement dans son journal, en entomologiste, en chroniqueur, en artiste, les progrès corollaires de la barbarie et de l'imbécillité sous le règne de François Mitterrand. Il s'est interrogé sur la démission des élites, il a exprimé son regret de voir disparaître la simple politesse dans la vie sociale, il s'est rappelé la gloire de nos aïeux., sans se cacher, lui non plus, qu'elle a depuis longtemps cessé d'être immortelle. En d'autres termes et pour reprendre le style parodique qu'il imprime volontiers à son journal, il *fait carrément dans la nostalgie, le mec*. Vous vous rendez compte ? Il s'interroge sur le destin de la civilisation occidentale en rêvant sous les kiosques à musique. On pourrait penser que c'est son droit . Mais non, justement, la nostalgie elle-même est devenue criminelle. Les défenseurs du progrès au forceps voudraient non seulement brader l'héritage du pays, ruiner la paix sociale en inventant tous les matins de nouvelles croisades intérieures relayées par une presse à leur dévotion : ils voudraient aussi, et en même temps, éradiquer dans le peuple la tentation de regarder en arrière. Malheur à qui compare le passé et le présent. Malheur aux tendances régressives. Il ne faut pas s'interroger sur ce qui nous est arrivé, de crainte de remonter aux sources de l'erreur, de crainte qu'on ne puisse identifier ses auteurs.

Et pourtant quand un comptable s'aperçoit qu'une bourde a été commise, dans un enchaînement de calculs, ne revient-il pas à la ligne erronée pour reprendre son travail ? C'est ce qu'on nous interdit de faire à propos du demi-siècle écoulé depuis la guerre. Et pourquoi nous interdit-on de le faire ?

J'ai donné, ailleurs, une interprétation de ce phénomène en m'adressant à un personnage imaginaire qui réunissait plusieurs traits du Hongrois moyen. Je vivais alors, comme je

l'ai dit, à Budapest . Le spectacle des anciens responsables communistes qui géraient de petites compagnies d'import-export, ou qui faisaient l'aller-retour avec Dallas m'étonnait chaque jour.

Si l'on se penche sur l'histoire de notre côté de l'Europe, elle est parallèle à celles des pays du rideau de fer. Les défenseurs de la révolution prolétarienne des années 70 interdisent à quiconque de remonter aux sources de l'erreur. Les guérilleros se sont glissés jusque parmi les conseillers de l'Élysée. Ils statuent sur la mort du communisme avec le même toupet qu'ils mettaient naguère à nous décrire les étapes de son futur avènement.

Ils s'arrogent le monopole du discours. Ils décernent des brevets de navigabilité pour la pensée d'autrui. Ils publient des livres pour indiquer qui est réactionnaire et qui ne l'est pas, qui mérite d'être écouté et qui n'en vaut pas la peine. On comprend aisément que ceux là n'aiment pas le passé . L'histoire des trente dernières années sera réécrite.. On ne sait trop quelle forme prendra le prochain procès de Riom mais le réquisitoire sera sévère.. En ce moment le balancier hésite à l'extrémité d'une tendance passée de mode, d'une époque révolue, il est immobile, mais il repartira bientôt dans l'autre sens. Il faut à tout prix que les intellectuels européens dont le passé ne peut-être suspecté d'aucun engagement, s'arrangent pour attraper le balancier au passage, afin de limiter l'ampleur de son mouvement vers l'extrême droite. Il faut empêcher que le thème de la vertu ne soit récupéré par les partisans du châtement.

Car la capture du balancier sera un exercice herculéen, à en juger d'après la façon dont la génération Mitterrand continue à faire l'innocente. De même que les anciens démocrates populaires d'Europe de l'Est ouvrent des magasins, nos sociaux-démocrates se disent à peu près : « On s'en tire bien, personne ne s'est aperçu de rien, nous sommes passés du stalinisme au trotskisme, du trotskisme au maoïsme, ensuite nous avons eu recours à Jaurès, puis au modèle suédois, désormais nous pensons que le parti démocrate américain de John Kerry réunit à peu près tous nos idéaux. Nous qui avons commencé dans une soupente et par les manifs à vélo, la voiture de fonction nous attend à la porte des écoles de commerce . Nous donnons des cours à dix mille francs l'après-midi. Nous sommes les nouveaux libéraux . Nos enfants reçoivent des entrées gratuites à Disneyland. Nous consentons à renoncer au droit de veto français au conseil de sécurité. Nous accueillons les yeux fermés l'idée d'une Europe fédérale. Comment réveiller la morale contre ces gens-là, dans un système qui l'ignore délibérément ? Ce n'est pas faute d'un vrai besoin, car les résistants en puissance représentent, dans nos

sociétés développées, les deux tiers de la population. Mais ils ne le savent pas. L'accès aux moyens d'information, c'est-à-dire de reconnaissance mutuelle, leur est tellement compté qu'ils se croient minoritaires et ils ne votent plus.

Pour que les résistants, chez nous, comprennent qu'ils sont les plus nombreux, il faut que la mode leur vienne des nouveaux Européens. Que l'Est nous en donne le prétexte et nous commencerons à opérer le miracle qui consiste à détacher les machines à produire le sens du train de la technologie et du commerce. Les pays de l'Est n'ont pas de moyen plus rapide d'affirmer leur identité européenne : ils doivent nous rappeler au sens de la famille.

Les familles protègent et aiment leurs membres malades . Dès qu'il s'agit du libre-échange et de la prospérité chacun a vu que l'Europe formait plutôt un club. Les clubs trahissent leurs membres suspects. Ils les repoussent au moindre doute. Les clubs font fi de l'histoire, des liens du sang, des héritages Pour y entrer il suffit d'être parrainé, pour en sortir il suffit d'un faux-pas. Si l'on parle de club européen la Turquie peut prétendre en faire partie dès demain. Le président français s'est même proposé pour le parrainage (contre l'avis de son peuple). Mais si nous parlons de famille , la vérité est simple à énoncer : la Turquie ne fait pas partie de la famille. On peut même dire que notre famille s'est bâtie contre elle. Tout l'imaginaire européen est hanté par la terreur de l'Islam. Le sac de Constantinople, la querelle des images, les razzias, les enlèvements de jeunes chrétiens par les janissaires, tout est inscrit dans notre mémoire subliminale. Notre civilisation est celle de l'image, de l'icône , des sculpteurs et des musiciens homosexuels, des naïades nues au plafond des palais, des ballerines en tutus, de l'égalité de chaque homme, de la charité envers les non-croyants et de l'indulgence envers les pécheurs. Et la civilisation musulmane est traversée de fond en comble, tout au long des siècles, par des courants qui prônent le rejet le plus féroce, le plus déterminé de tout cela. C'est-à-dire le rejet explicite de que nous sommes.

Quand un enfant a peur du noir il est stupide de l'enfermer au cachot. Inutile de l'obliger à cohabiter avec ce qui le hante. Il ne guérira pas. Il peut même devenir fou. Les politiques sont en train de fomenter un rapprochement forcé avec la Turquie qui risque de rendre nos nations folles. Il va être difficile d'expliquer à un Hongrois que le peuple Turc, contre qui il a levé les hussards (husz - un homme sur vingt) parce que Soliman et ses fils empalaient les chrétiens et assiégeaient leurs villes, que le peuple turc doit être chéri, par décret, demain matin. L'Autriche a vu arriver les armées de la Sublime Porte jusqu'à Vienne. Elle n'est pas très chaude non plus pour prendre le risque.

Les Balkans, dont les Ottomans ont volé les terres, les fils et les richesses pendant cinq siècles, ne sont pas disposés davantage à la patience de l'agneau. Le prince Charles et toutes les bonnes consciences ont eu beau se précipiter pour inaugurer le nouveau pont de Mostar en Croatie, on n'a déployé aucun zèle pour organiser un référendum afin de mesurer le degré de patience mutuelle dix ans après le massacre.

Si nous voulons restaurer l'unité morale de l'Europe, il faut d'abord reconnaître que cette unité lui a coûté très cher. Il faut en rappeler le prix. C'est le prix de l'humanisme chrétien, le prix d'un système où il n'y a pas de sous-hommes. Pas de dhimmis. Pas d'impôt sur les infidèles. Pas de femmes humiliées jusqu'au crime. Pas de malgré nous, pas d'enrôlement forcé des fils de chrétiens dans les armées d'occupation.

Rendre publique la reconstitution de la famille humaniste européenne, sur le fondement de ces valeurs-là, est à la portée des gouvernements dès demain. Ce n'est pas seulement à leur portée, c'est aussi leur devoir. Faute de l'avoir rempli, ils seront jugés à l'aune des désastres futurs. Que les ministres de l'Education commencent par définir un cycle d'études obligatoire dans le secondaire pour rappeler que nous avons bâti une société de l'égalité de tous les hommes, croyants ou non, fidèles ou non, hétérosexuels ou non, hommes ou femmes. Que l'on veuille rappeler aux lycéens français que l'histoire de notre continent ne commence pas avec la guerre de 14. Qu'on leur explique que la découverte de la photographie et de la machine à vapeur ne sont pas ses seuls titres de gloire dans l'évolution de l'humanité .

Que l'on crée ensuite (et surtout) une sorte de parlement culturel européen détaché des instances politiques et économiques.

Que la France prenne demain l'initiative de réunir un organisme chargé de réfléchir aux modes de constitution de cette assemblée . Que le Ministre de la Culture trouve des homologues jusqu'en Estonie et en Bulgarie afin de rassembler le conseil de famille, avant que les partisans du club en Europe n'aient la haute main sur tout.

La Bulgarie ou la Roumanie ne font pas partie de l'Europe du club mais elles peuvent faire partie de l'autre. Montrons que le parlement culturel européen se moque du club. Le parlement culturel voit plus loin que Strasbourg, plus loin que Bruxelles. Il voit plus loin que les déficits budgétaires. Le parlement culturel européen doit faire honte aux Etats d'être prêts à brader l'essentiel pour prospérer sur l'accessoire.

Quand on voit ce que la Bulgarie au nom du Christianisme a subi des Ottomans, son ticket européen lui revient de plein droit. Mais quand on mesure le temps qu'il aura fallu à la

Turquie pour *ne pas* reconnaître qu'elle a massacré plus d'un million d'Arméniens, et pour l'Europe à *ne pas* exiger qu'elle le reconnaisse, si par malheur ce pays, pistonné par l'Allemagne, réussissait à se faire inscrire au club, la vérité historique dans les programmes scolaires s'en ressentirait aussitôt. Il n'est pas certain que la moindre allusion aux exactions turques sur le sud de l'Europe serait encore permise dans nos écoles.

Un parlement culturel européen n'aura pas les mêmes pudeurs. Il pourrait d'ailleurs commencer par attribuer la qualité de pays européen à l'Arménie. On mesurerait très rapidement la bonne volonté turque.

Où siégerait-t-on ?

A Budapest. Pourquoi ? Eh bien justement : parce que les armées turques ne sont pas allées plus loin.

La ville de Budapest, dans notre utopie pas si improbable, serait donc le siège de l'Assemblée culturelle européenne (ACE).

Il ne s'agit pas de rassembler les présidents des grandes universités de chaque capitale, quelques académiciens ou philosophes célèbres et l'inévitable prix Nobel de la Paix, qui va de colloque en séminaire, non: c'est précisément de quoi nous souffrons déjà. Il s'agit plutôt de donner au Pays basque, à la Savoie, à la Suisse alémanique, la garantie d'une représentation qui leur fait défaut (d'où leur méfiance opiniâtre et légitime à l'égard de l'Europe institutionnelle). Mais cette représentation ne saurait aller au-delà de la culture, de la morale et de l'histoire. Faute de quoi elle ferait le jeu de l'Allemagne, qui cherche depuis deux siècles à flatter le droit politique des peuples, afin de réveiller partout les minorités germaniques. Il ne s'agit donc pas de puiser dans le fonds européen les principes d'une reconnaissance ethnique, ni de prôner un fédéralisme qui ferait fi des frontières, ni de généraliser la Heimat, cette notion bizarre que l'Allemagne a inventée et qui consiste à attribuer des droits aux envahisseurs quand ils ont pris leurs aises assez longtemps chez les envahis. Si tel était le cas, dans vingt ans la Savoie aurait probablement retrouvé son Sénat mais nous aurions quatre Kosovos en Europe. Non, il s'agit de tirer, des cultures européennes restées intactes autour du message humaniste, l'ADN fondateur.

De quels pouvoirs l'assemblée en question sera-t-elle dotée ? Aucun. Elle sera consultative, mais une part de son budget proviendra d'une taxation. Que taxera t-elle ? Ce qui est contraire aux principes de notre civilisation . Cet organisme aura pour principale mission de rappeler qu'il existe sur ce continent des pays intérieurs, des arrière-pays qui réclament un peu plus d'égards vis à vis du passé continental européen.

Ceux qui ne veulent respecter ni l'un ni l'autre n'auront qu'à payer. La laideur et l'impudence auront un prix comme la pollution maritime.

Par exemple la barbarie en images rejoindrait le taux de fiscalité déjà pratiqué pour la pornographie. Ensuite on pratiquerait un droit de douane destiné à rétablir l'égalité des chances, dans la production de sens, entre pays signataires et pays extérieurs.

Les esprits négatifs parleront de protectionnisme (chose très laide comme on le sait). Les autres, les optimistes, souligneront que s'il existe un seul moyen de faire un pas sur la voie de l'intégration européenne réelle jusqu'à l'Oural en quelques années, c'est celui-là. Pour tout le reste, chacun sait que l'inégalité prévaut entre les économies du continent, que l'absence de droit commun du divorce et le défaut de règles d'extradition rend mensongère toute référence à l'Union.

Rien de plus positif, rien de moins frileux que fonder l'intégration sur l'histoire et non sur le marché. De surcroît cela aurait le mérite de priver les mouvements nationalistes de leur thème favori: car si l'Europe institutionnelle définit sa morale, la rappelle, oblige ainsi le reste du monde à lui montrer plus d'égards, nul, en son sein, ne pourra se prévaloir demain d'avoir été le premier à exhumer l'esprit de famille sous le prétexte que nos instances ont failli.

Aucun Etat, aucune secte, aucun intégrisme religieux ne pourra dire: « Heureusement que j'étais là, nous courions à l'anéantissement. »

Il s'agit donc bien de faire preuve de courage et de prévoyance. On encourt très souvent l'accusation de frilosité dès qu'on embrasse en Europe le parti du doute. Les accusateurs quittent le ton de la raison, dont ils prétendent détenir le monopole, pour celui de l'invective qui révèle la nature épidermique de leur conviction. Ils décrivent les Souverainistes comme des animaux à sang froid, de mauvais coucheurs qui se pendent aux basques du Progrès pour l'arrêter en marche. Et lâches, de surcroît.

Qu'on me pardonne, mais l'attitude qui consiste à donner la parole à la majorité silencieuse, à lui reconnaître une influence sur notre morale et notre destin représente le contraire de la lâcheté. En outre elle est conforme à l'honneur.

Qui peut définir où se trouve en ce moment l'honneur européen ?

Là où se trouve l'honneur français. La Corse et la Savoie ont leur idée là-dessus. Mais il serait sans doute fastidieux de le définir. On peut toutefois essayer de savoir où il n'est pas. Notre honneur n'est pas dans le démarquage industriel des émissions de télévision californiennes achetées sous licence. Il

n'est pas dans le défaut de traduction des titres américains qui submergent nos affiches.

S'il devait aller un jour jusque-là, il n'y a plus de temps à perdre : il faudrait décréter au plus vite la constitution du parlement de la culture avec pour corollaire évident et naturel la taxation, dès leur entrée dans le circuit européen, de Prague à Lisbonne et du Danemark à la Bulgarie, des oeuvres réalisées au kilomètre en Californie, des films italiens ou français tournés directement en anglais, des jeux importés clés en main jusqu'à la couleur du décor.

Pour le coup l'Europe pourrait donc être élargie sans dommage aux pays comme la Bulgarie ou la Roumanie en attendant mieux. Ils sont les premiers exposés. Si nous leur prouvons qu'en eux, nous respectons des témoins et acteurs de notre histoire, ils auront la satisfaction de compter parmi les cousins pauvres d'une famille noble et de participer à la vie sociale européenne selon leurs titres, non selon leur fortune.

Mais si nous persistons à ne considérer que leur fortune, s'ils restent les cousins pauvres d'une famille riche, si les Coréens ou les Taïwanais gardent sur eux l'avantage dans leurs rapports avec nous, la colère prévaudra chez eux tôt ou tard.

Leur noblesse, ils nous l'enverront à la figure avec des variantes nationales comme celle de la Pologne où le catholicisme manifeste depuis longtemps des tendances combattantes.

On le sait depuis quelques mois, la constitution européenne ne fera pas mention des origines chrétiennes de l'Europe . Mais la France ou l'Allemagne se sont gardées d'interroger, sur cette question, leurs peuples respectifs, de peur de connaître leur opinion sur autre chose que l'adhésion au club. Le jacobinisme français, conformément à sa tradition vient donc de statuer sur ce point essentiel en passant par-dessus la tête de la Bretagne, de la Savoie et la Corse. En fait de têtes, et depuis deux siècles, la France n'en veut voir qu'une.

Mais elle est en train de perdre la sienne à l'ONU puisqu'elle renonce à son droit de veto pour laisser l'Europe statuer à sa place..

Dans le cadre de l'assemblée culturelle européenne, ses sous-locataires pourraient lui faire honte publiquement de ses démissions successives. Ils lui rappelleraient qu'ils n'ont aucune envie de voir se développer chez eux, avec la bénédiction de la communauté internationale, des zones de type Kosovo, fût-ce aux dimensions d'un canton.

La nature des sujets abordés ferait du parlement culturel un foyer dont les débats éclipsaient rapidement pour le public, en intérêt véritable, ceux qui concernent les produits laitiers. On verrait ressurgir du même coup un sentiment européen réel et s'exercer une loi de gravité continentale.

Depuis cinquante ans au comptoir des cafés on n'a jamais discuté du charbon, de l'acier ou des règlements sanitaires sauf pour s'en moquer. Mais si l'Europe commence à se préoccuper d'éducation, d'urbanisme ou d'exode rural dans leur influence sur ta morale plutôt que sur le PIB, tout le monde aura son mot à dire.

Quand on a reconstitué le foyer, la famille peut résister à tout. Elle peut accueillir des représentants d'autres cultures sans en faire un ulcère. Elle demeure le vrai lieu de définition, de référence pour chacun, faute duquel les peuples finissent aussi déboussolés que les adolescents grandis dans la rue -ceux qui forment des bandes et qui attaquent les bandes voisines.

Le soupçon terrible de protectionnisme continental rôderait sans doute autour de nous. Nous ne sommes pas à l'abri de mesures de rétorsion sur les céréales, l'acier ou le vin blanc, etc (voilà qui montrerait bien à quel médiocre niveau se situe le débat culturel aujourd'hui).

Mais on peut imaginer aussi bien que les Majors, les entreprises de production de sens, continueraient à investir chez nous sans discuter nos règles, comme l'a fait Toyota aux Etats-Unis lorsque les quotas d'importation sont devenus draconiens.

En fait il est probable que cette guerre-là n'aura jamais lieu. L'abus des positions dominantes provient moins de l'esprit dominateur de nos partenaires que de notre faiblesse à leur égard. Ils auraient tort de ne pas en profiter comme ils l'ont fait à Euro Disney où les trois quarts de la classe politique française et le patronat se sont précipités le jour de l'inauguration pour coiffer les oreilles de Mickey. Aujourd'hui que cette opération est devenue un gouffre préjudiciable à l'économie de toute une région, aujourd'hui que l'image américaine a pâli, que ces parcs sont en première ligne en cas d'attentats, on devine aisément où l'honneur de l'Europe ne se trouve pas.

Alors où est-il ? Où est l'honneur de la France ? Où est celui des régions qu'elle a accueillies en son sein, au long de son histoire, et qui désespèrent de se reconnaître en elle ? J'y viens.

Observons d'abord qu'il existe, pour répondre publiquement à cette question, des moyens qui ne coûtent rien mais qui ont fait leurs preuves. Amnesty International en fait partie. Ce mouvement concernait le sort des opprimés politiques. Le rapport annuel attirait sur eux l'attention d'un groupe d'étudiants et de journalistes, en Angleterre, au Canada, aux Etats-Unis. Désormais on le lit dans le monde entier et dans tous les milieux.

La mode explique la moitié de ce succès mais pourquoi pas ? S'il faut compter sur la mode pour sauver des vies, comptons sur elle pour sauver des âmes. Donnons-lui un équivalent culturel, qui percevra une cotisation chez l'universitaire, le religieux, le citoyen soucieux de morale. Editons un rapport sur la dégradation de l'homme par l'écrit, la télévision, le cinéma. Confions des communautés de langage et de pensée en danger à la garde d'autres communautés mieux préservées de la pâtée commerciale ou des pressions politiques.

Quelle différence entre ce nouvel organisme et l'Assemblée culturelle européenne? Il s'agirait cette fois d'une association qui éditerait un bulletin . Elle se contenterait d'attirer l'attention sur les manquements à la dignité de l'homme sur le ton et par les moyens qu'utilise Amnesty pour défendre ses droits.

Les sceptiques hausseront les épaules. La mise en cause d'un régime n'avait déjà pas grand effet sur le sort de ses prisonniers politiques, que dire d'un film ?

Il suffit de dire ce qu'en dit le générique. La compagnie X y a collaboré. La firme Y était dans le coup. La publicité de l'affaire peut fonctionner dans les deux sens et rendre le financier complice d'une infamie.

J'entends d'ici les tartuffes, ceux qui achètent les produits équitables , mais qui laissent les producteurs de cinéma américains nous imposer, par contrat, le défaut de traduction de leurs titres en France. Nos tartuffes grommellent qu'on ne saurait définir l'infamie.

Aidons-les au moyen de quelques suggestions : on peut classer sans scrupules comme infâmes les jeux vidéo où l'on joue les snipers sur le toit d'une ville, où l'on tire sur n'importe qui dans la foule. Où l'on va chercher dans les bas fonds des putains qui n'ont pas été sages pour les ramener, moyennant un bonus de mille points à leur souteneur afin qu'il les punisse. Où l'on piège des voitures, où l'on torture, où l'on massacre à coups de hache et de pistolet mitrailleur. Ces jeux jouissent en ce moment d'une immunité remarquable. Nul ne connaît le nom des compagnies qui financent ces machines à emboutir l'âme humaine. Les bailleurs de fonds sont anonymes. Quand le moindre film pornographique se voit appliquer un taux de taxation de 33 %, quand le pourvoyeur de drogue passe quatre ans en prison, le fait d'inviter des enfants de douze ans à saigner leurs adversaires ne les désigne ni au fisc, ni à la police.

Dans le rapport annuel il ne s'agirait ni d'interdire ni d'intervenir, mais de proférer une opinion qui mentionne nommément les producteurs et les marques associées. La honte publique, la sanction par le consommateur et par la taxation sont les moyens les plus rapides d'opérer une révolution.

L'Europe est la dernière chance qui reste aux pays développés pour plaider la cause de la civilisation par ce genre de biais. Nul doute que nous ayons une mission morale. Reste à savoir si nous sommes encore assez vertueux pour délivrer le message. J'entends encore les goguenards grommeler que cette « mission morale » est une fable et qu'ils m'attendaient là.

La réponse tient en une question : vaut-il mieux être une femme adultère à Paris ou au Pakistan ?

Nous avons donc indiscutablement une mission morale et un message à délivrer. Nos prêtres avaient commencé lorsque les compagnies minières s'en sont mêlées. Puis nos cousins d'Amérique ont pris le relais avec leurs méthodes d'exploitation particulières. Désormais même les prêtres ne sont plus les bienvenus . En Somalie ou au Soudan les médecins reçoivent des balles dans le dos. En d'autres termes, nous avons perdu quelque crédit comme civilisés. On peut se poser la question de savoir pourquoi. Mais on peut aussi, pour une fois, tenter d'y répondre.

Une opinion répandue chez nous est que les nations pauvres nous en veulent de vivre dans l'abondance et le péché parce qu'elles ne peuvent pas en faire autant. Quels que soient leurs torts et leurs mensonges, ce soupçon de cupidité que nous appliquons sans cesse aux autres peuples de la terre en dit long sur l'échelle de nos propres valeurs. Dans la sournoise démangeaison qui anime le monde musulman à notre égard il y a aussi la conséquence de nos débordements, mais personne ne semble s'en douter.

Depuis trente ans l'Occident offre une image minable au reste de la terre malgré ses dispensaires, ses bonnes sœurs, ses médecins spécialistes au dévouement remarquable. Il y a tout le reste, tous les produits chargés de sens. Un clip violent et provocant diffusé en Côte-d'Ivoire, au Cameroun ou au Liban ne représente pas seulement les royalties du producteur et la fortune d'une compagnie de Los Angeles. Il représente la dégradation, par l'homme développé, d'une certaine idée de l'homme tout court. Magazines, musique, cinéma, plus on ratisse large, plus on est obligé de descendre.

Argument des promoteurs du business: « S'ils achètent, c'est qu'ils aiment ça. » Et de citer ces peuples arabes du Golfe prétendument confits en dévotion qui boivent du whisky en cachette et se font livrer des vidéos douteuses. Et de rappeler que le Maghreb ne regarde pratiquement que la télévision française. Et d'insister sur la cupidité, parfois la bassesse des donateurs de leçons du tiers monde, qui s'en mettent plein les poches ou les yeux dès qu'ils le peuvent.

Combien de fois entend-on, chez nous, les touristes de retour de l'un de ces pays, se complaire à décrire le hiatus entre leur

morale affichée si farouche et la réalité de leur existence qui l'est beaucoup moins ?

« Et puis en attendant, disent-ils, ils ne refusent pas notre argent, hein ! »

On peut soupçonner que c'est à raison même de ces faiblesses que ces pays recherchent aujourd'hui une rédemption contre nous. Les peuples qui, dans le monde développé, les invitent sans cesse à la transgression, non seulement par corruption active mais en donnant d'eux-mêmes une image dégradée, seront les premiers atteints car ce qui est abîmé n'est plus intouchable.

Il est naturel que le modèle occidental fascine toutes les populations de la terre. Naturel, aussi, qu'aucun autre ne suscite désormais autant de haine. C'est la haine de tout ce qui n'a pas de sens; celle que tous les êtres animés de l'instinct du sacré vouent au démon intérieur qui les tourmente et qui leur dit: « Vas-y, toi aussi, enrichis-toi, conquiers, produis, découvre, jouis des fruits de la terre, gagne ton bonheur et ton confort, il sera temps plus tard pour la sagesse ou la mesure. » En ce sens l'Amérique n'a rien de singulier en tant que culture. Elle est le versant matériel de toutes les nôtres. Aussi parvient-elle à mordre sur chacune aisément puisqu'elle en fait partie. Elle nous rappelle au penchant le plus universel de l'homme qui consiste à manger le monde comme Adam a croqué la pomme. L'ennuyeux est que cet appétit de conquête, de lucre et de généralité, traite le patrimoine mental de l'humanité comme les mines de bauxite ou d'uranium. Si nous n'y prenons pas garde il nous mènera au même résultat: l'épuisement des ressources. Or il n'y a pas d'équivalent à la conférence de Rio dans ce domaine. De même que les Américains produisent 80% des déchets industriels de la planète, ils sont à l'origine d'un pourcentage écrasant sinon équivalent de déchets culturels, qui causent sur les esprits des dommages préoccupants. L'admettront-ils jamais ? Sans doute pas davantage que pour les CFC ou le gaz carbonique. Mais il est temps de le répéter sans relâche : le besoin de généralité engendre l'indéfinition et la colère chez les peuples floués.

Dans la plupart des pays développés on déplore aujourd'hui la perte du sens des responsabilités, ses illustrations sont innombrables: médecins profiteurs, vendeurs d'armes, financiers compromis, politiciens corrompus, etc. Mais personne ne s'interroge sur son lien éventuel avec la raréfaction de l'individu. Si le groupe de référence n'existe pas, si ses contours sont vagues, si le magma planétaire déborde jusqu'au milieu du living-room familial, s'immisce dans les relations parents-enfants, dégrade la perception du singulier, la

pâte humaine ne durcit pas, elle n'a pas de forme, elle ne lève pas. La morale n'est pas son fort.

En outre elle ne décide jamais. Elle obéit. Or on observe justement que par extension du groupe de référence la malléabilité des esprits s'accroît partout à un degré sans précédent. La propagande internationaliste est en train de favoriser l'éclosion d'une pâte humaine adulte privée de moule dès le premier âge et livrée ensuite à la pente de l'actualité, de l'égoïsme et du divertissement - mais aussi, hélas ! fragile devant la contagion totalitaire, les sectes, les mafias, les gourous, qui sont la peste de demain.

L'humanité nouvelle se distingue en effet de l'ancienne par une exigence de satisfaction immédiate : celle des enfants mal sevrés.

Le corollaire est une dépendance funeste à l'égard des messies de toute espèce. La mise à l'encan de nos cultures par le marché international conduit ainsi à la vente aux enchères des âmes elles-mêmes.

Le plus inquiétant est l'émergence d'une poignée de philosophes de conquête et le réveil de religions combattantes qui hésitent au bord du politique, achètent des immeubles, des sociétés, des porte-conteneurs et des consciences sur tous les continents, bref qui disposent leurs pions comme sur le carré du jeu de go. Plus la partie avance, plus on peut retourner de pions en trois coups. La gestion mafieuse du magma humain ne fait que commencer.

Les symptômes ne manquent pas. Pour ne pas évoquer une fois de plus l'islam salafiste et les Frères musulmans, on peut citer la secte planétaire qui vous propose de connaître la vérité sur vous-même en cinq cents pages d'un livre miracle. On plutôt on ne peut pas la citer. On ne peut plus prononcer son nom sans être accablé de coups de téléphone, sans recevoir de menaces. La police est impuissante à vous défendre contre elle. Cette hydre s'invite à la table des politiques. En France elle fait disparaître les dossiers d'instruction. Elle se fait appeler Eglise. Le gouvernement américain la défend dans nos propres journaux. Elle a des soldats, des comptes en banque et des immeubles dans le monde entier. Son message est simple, elle entend rétablir un équilibre compromis par votre éducation et vous donner, comme la plupart des sectes, le sentiment d'avoir trouvé un foyer. Vous remettre sur les rails, vous offrir une seconde chance. Mais qui a compromis la première?

Selon l'opinion commune les villageois, les provinciaux ou les nations, confits dans leur réseau étroit de coutumes et d'interdits, oppriment ceux dont l'horizon est le plus large. Mais personne n'émet l'idée que l'oppression puisse résider plutôt dans les forces centrifuges exercées sur une nation, un village, une culture, une personne.

Or on inflige depuis des siècles aux communautés, aux individus leur redéfinition permanente hors de leur cercle et hors d'eux-mêmes. Elle est source de névrose.

Voilà l'indispensable et cruelle contradiction de toute l'histoire. L'Europe continentale moderne s'est constituée par les empires, les conquêtes la technologie, la guerre, le marché, autant de choses qui ont arraché les hommes à leurs foyers. Mais elle s'est faite aussi par l'université, les monastères, les donjons, l'artisanat, la création, les Lumières, l'humanisme, bref tout ce qui les y ramène et les constitue dans l'ordre du singulier. Que se passe-t-il de plus en ce moment ? Rien et tout à la fois. Nous assistons à la généralisation de cette contradiction à un degré tellement vaste qu'une nouvelle humanité est en train de naître.

Donc une autre va mourir. Non seulement l'Europe des dix années prochaines jouera un rôle essentiel dans la façon dont les choses vont tourner dans le monde, mais ce n'est plus une question de volonté. La chose était écrite dès le début de la révolution industrielle.

En ce sens, la menace que le terrorisme inflige au fonctionnement normal de nos sociétés peut-être considérée comme une chance d'échapper à la stérilité.

Pourtant la mondialisation était le fruit d'une nécessité historique. Chacun est venu boire au bord de la mare idéologique générale . Malgré les inconvénients que cela entraînait pour le développement harmonieux de la pensée , cette généralité a longtemps comporté de grands avantages: l'intelligence, l'information, la connaissance se sont accrues dans des proportions vertigineuses en deux ou trois générations. Le mieux-être a permis de décupler l'agilité des neurones sur la planète entière. Hélas, la qualité de la réflexion, qui est la seule source de morale, n'a jamais suivi. Et sans morale nul ne saurait parler de progrès véritable.

C'est même là que la situation est la pire . Et pourtant c'est là aussi que l'optimisme est de rigueur. Il est historiquement indispensable que la pensée reprenne le relais, qu'elle bénéficie tôt ou tard de ce substrat, de cette couche déposée par l'inondation des échanges. L'Europe est mûre pour que se développe cette nouvelle fécondité de l'esprit. Il suffit d'attendre que le fleuve du mondialisme ait retrouvé son lit, que l'inondation soit terminée, et que les futurs prix Nobel de physique ne soient plus tentés d'émigrer en Californie en sortant des universités tchèques ou françaises.

En tous domaines le flot de l'horizontal nous submerge. On délocalise. Les firmes d'import-export font fortune. La distribution force partout la production. Les grands réseaux massacrent les paysages. Les courbes autoroutières sont tracées à l'échelle des continents. Dans les vallées alpines les

ponts enjambent les clochers. On multiplie les zones de fret dans les aéroports. Les camions de déchets de toute l'Europe filent en Pologne pour y souiller les rivières. Les télévisions, les comportements, les économies deviennent uniformes et interdépendants à un degré absurde. Les ordinateurs boursiers conversent nuit et jour, dans notre dos, pour infléchir la tendance selon l'indice Nikkei. On attend la reprise aux Etats-Unis pour savoir comment vont se comporter les taux allemands qui ont eux-mêmes une incidence sur l'activité à Châteauroux. Et chaque matin des millions de petits porteurs américains consultent la bourse pour réagir dans l'heure quitte à décupler les conséquences de la moindre alerte.

Au terme de cette intégration croissante on pourrait imaginer que tout repose sur du béton antisismique. Il n'en est rien.

C'est même le contraire: la complexité accrue, l'interpénétration croissante des réseaux font que si un tremblement de terre gravissime se produisait à Tokyo, le désordre financier aurait sur nos économies des conséquences radicales.

Quant au terrorisme, nous devinons que, même si nous avons croyons avoir vu le pire, nous n'avons encore rien vu. Personne ne veut s'aviser de l'essentiel, qui est la fragilité des modes d'organisation généraux. Contre une détermination absolue à nuire, nos sociétés ne peuvent rien. N'importe quel avion de ligne est susceptible d'être abattu en vol par une fusée sol-air tirée d'un jardinet. Un bazooka placé en entrée de piste ferait l'affaire. En cas de menace sur les voies de chemin de fer, nos trains à grande vitesse regarderont passer les vaches. Nos entrepôts et nos réservoirs seront à la merci de n'importe qui.

De surcroît l'approvisionnement pétrolier devient suspect lui aussi. Il reste cinquante ans de réserves avant le Oil Peak, ce point où le produit devient plus rare, et où le sentiment de rareté précipite un renchérissement de l'énergie. Mais si certains puits s'arrêtent tous les trimestres pendant quinze jours pour raisons de sécurité, si un commando s'empare d'un navire pour heurter une plate-forme, le délai passe de cinquante à cinq ans. Le sentiment de rareté provoquera le renchérissement en quelques semaines.

Les habitants de notre continent ont déjà compris intimement que nous sommes exposés à tout cela . Ils ont compris que les mécanismes régulateurs sont en route . Que le pouvoir va changer de mains comme il est passé naguère, en 1917, du Vieux Continent à l'Amérique. Il reviendra chez nous. Le monde a fait le tour d'un cycle internationaliste nécessaire mais révolu. Après une phase d'expansion physique des échanges, et une menace sur le développement de la pensée, nous observerons une rétraction des échanges et un renouveau de la pensée.

Où en sont les signes avant-coureurs? Certes il ne suffit pas de décréter que s'ouvre aujourd'hui l'ère de la résistance pour modifier le cours de l'histoire.

La résistance consiste à attendre le moment favorable. Or quand on observe ce qui se passe, on peut nourrir quelque espoir. Le péché capital de l'horizontal qui est sa confiance en une sécurité absolue des réseaux va lui coûter son empire . Tous les empires ont connu le même sort. On se demande pourquoi la nature ou la Providence autoriseraient la pérennité de celui-là.

L'équation du progrès horizontal dépend d'une rotation régulière des camions ou des avions, d'un approvisionnement en temps et heure voulus que menacent de plus en plus de facteurs imprévisibles. La sécurité des échanges est devenue une donnée sur le papier en tous domaines, or on a vu maintes fois qu'il s'agit d'une variable fragile. Il suffit de huit semaines de tension pour la compromettre.

Il est donc permis de parier sur les mécanismes de correction automatique qui agiront tôt ou tard sur la santé de l'esprit dans ce monde comme s'il s'agissait d'un élément de l'écosystème général, aussi important que l'ozone ou la forêt tropicale. Les prochaines crises internationales d'envergure obligeront la fourmilière à se réorganiser en unités régionales.

Or si la moitié des ponts devrait sauter demain matin, quelles sont les régions du globe qui contiennent le plus de significations au mètre carré ? Si les échanges intercontinentaux deviennent soudain plus difficiles à cause du terrorisme, quelles cellules recèlent tout le message ADN de l'Occident, toute l'information utile pour la perpétuation d'une culture au sens biologique ? En d'autres termes quels canots de sauvetage réunissent le plus de biscuits, les pilotes les plus avisés, les meilleurs connaisseurs des vents et des courants, les techniques de survie les plus éprouvées, les équipages les plus solidaires? La flottille européenne .

Si l'on s'arrête au pied de nos églises, si l'on s'attache à l'histoire de chacune de nos maisons on comprend mieux ce qui réduit depuis la guerre, dans nos imaginations, la signification des lieux où nous vivons: nous ne les habitons plus. Nous les dévorons. Nous les violons. On trouvera en annexe deux invitations à des soirées organisées par le ministère de la Culture, dont une à propos d'un spectacle nommé le Garage, entre les murs du château de Chambord. Tout est dit.

Les hommes sont avant tout habitants de leur monde, ils y sont créateurs de signes, de sens, ils bâtissent leur conscience en dessinant inlassablement leur portrait . Ils divisent l'espace afin qu'il donne refuge à leurs mystères. Les artisans d'eux-mêmes que sont les hommes conscients, raffinés, cultivés au sens où

l'on cultive et raffine un jardin japonais ou le parc de Versailles, représentent ce qui manque à notre redécouverte du monde et d'autrui.

Notre mal d'Européens n'est rien d'autre que la tentation d'infliger au royaume de Bohême, à la Poméranie, à la Bretagne, à la Savoie le regard conquérant et dévastateur que portent les Australiens ou les Texans sur leurs continents vides. Dans le bush australien des rapports de type barbare, quelques coups de poing devant un comptoir, un vocabulaire de cinquante mots n'ont guère de conséquences. Mais au milieu de nos jardinets enchevêtrés, à l'ombre des cathédrales, au croisement des chemins bordés de calvaires et de tombeaux, comment tolérer pareille reculade à moins de consentir à de nouveaux désastres historiques ?

Si nous ne revenons pas à une connaissance intime de notre prochain et de nous-mêmes, l'enfer peut se déchaîner dans les cages d'immeubles comme en Bosnie-Herzégovine et nos villes être divisées en trois secteurs en moins d'une génération. Pour le coup les châteaux de la Loire deviendraient des garages en quelques mois.

L'aspect le plus important de la question européenne concerne donc ce regard que nous portons sur l'autre sans majuscule, c'est-à-dire non sur l'enfant parrainé par l'UNICEF, non sur le villageois somalien qui reçoit le produit de notre générosité anonyme sous la forme d'un paquet de survie frappé du sigle de la Croix-Rouge, mais de cet autrui ordinaire, banal, que nous ne choisissons pas sur catalogue et que nous fréquentons tous les jours parce qu'il est notre voisin.

Non seulement ce rapport au prochain, à celui qui nous est proche, conditionne l'avenir de notre culture, mais il porte la marque de ce que fut notre passé.

« < Connais-toi toi-même, respecte ton prochain », ces préceptes qui ont officiellement gouverné notre monde pendant une vingtaine de siècles étaient communément acceptés sinon observés dans nos sociétés parce que toute fuite nous était interdite hors du cercle étroit de l'horizon.

Quand il n'y a pas moyen de sortir du cercle, on trouve sa définition à l'intérieur. Quand on ne peut pas changer de voisins, on s'en accommode. Il arrive même qu'à visiter son propre cercle, on devienne philosophe, poète, musicien. En outre on a déjà vu des gens se mettre à aimer leurs voisins.

La culture européenne, c'est cela. Comme toute culture véritable, elle consiste à travailler sur un monde fini pour le raffiner infiniment. Faute de steppes ou de canyons, notre espace immédiat finit par se diviser jusqu'à devenir espace intérieur, comme on le voit en Italie où il n'est pas un village qui ne soit le refuge de toute une légende.

Hélas, depuis Marco Polo pour les Européens le monde s'est plutôt agrandi des deux tiers et l'espace intérieur n'a cessé de béer. Les joueurs d'échecs ont eu le choix de devenir navigateurs et/ ou révolutionnaires: la culture de l'idéologie, de la conquête, de l'évasion a graduellement pris le pas sur celle de l'immobilité et du recueillement Puis celle de la production sur celle de la connaissance. Enfin la familiarité avec l'objet, avec la machine, avec la matière a servi d'exutoire à l'ignorance où les hommes sont restés d'eux-mêmes.

Ce mode d'existence représente, une fois réimporté chez nous, dans des pays où le réseau des relations entre les hommes est resté fin, complexe, fragile, civilisé en un mot, la perversion suprême de la vie sociale et la menace la plus radicale que nous ayons eu à affronter dans l'histoire. Quand on a passé les trente dernières années dans la province rurale, dans des villages de cinq cents habitants, quand on est élu local, on s'aperçoit que les liens entre les habitants d'un même lieu n'ont cessé de se distendre pendant la deuxième moitié du XXème siècle. La méfiance et l'égoïsme ont gagné du terrain partout. Les gens se jugent les uns les autres en fonction de la télévision. Sur le comportement de leurs voisins, ils appliquent une grille de lecture qui leur vient d'en haut. Quant à la principale ambition de la jeunesse depuis la guerre, elle est de *foutre le camp*.

En quittant notre continent tout au long de l'histoire pour aller chercher fortune dans tous les nouveaux mondes, Nouvelle-Angleterre, Calédonie, Zélande ou Nouveau-Brunswick, nos émigrants ont exporté leur rage de réaliser, de construire afin d'oublier plus sûrement leurs origines, leurs villages, leurs relations familiales.

En prétendant fonder l'ordre communiste international, les idéologues ont prôné la table rase qui revient au même. Ils ont, en quelque sorte, émigré dans le temps, pour des raisons identiques.

Mais tous ceux-là ont laissé derrière eux ces questions irritantes et intimes qui agitent les émigrants bâtisseurs et les fondateurs d'empires : la solution de l'énigme que faisons-nous sur terre dépendait du monde étroit qu'ils ont quitté ou démoli, ou les deux .

C'est la vieille parabole du fils prodigue: j'ai abandonné mon foyer, je me suis enrichi j'ai vécu mille expériences à la recherche de moi-même, mais n'ai-je pas besoin de me mesurer d'abord au regard de ceux que j'ai laissés, pour apprendre qui je suis ?

En somme, le sens de la parabole est que l'internationaliste doit remettre pied à terre pour trouver une meilleure définition de lui-même devant la culture qu'il a trahie ou qui l'a repoussé.

Quoi que l'on veuille, la réponse morale à l'angoisse du nouveau monde dépend de l'ancien, c'est-à-dire du nôtre. Et parmi les questions non résolues figure celle, essentielle, presque métaphysique, de la connaissance, du respect, de l'amour d'autrui que l'émigration, la rage de conquête et la passion idéologique ont permis de fuir provisoirement.

La patience envers l'autre, la mesure de soi-même ont trop rarement été pratiquées dans l'histoire de l'Occident parce que l'exode et la révolution ont toujours permis de déplacer le problème. Les descendants de fuyards représentent désormais une proportion écrasante de la population mondiale. Le parallèle avec l'évolution de la famille est très frappant. De même que l'éclatement du noyau familial a eu pour effet de priver l'être humain de sa définition de base, le recours à l'émigration, l'extension du groupe de référence fabriquent des sociétés internationalistes, peuplées d'hommes infirmes qui passent leur vie à ruminer le déchirement originel jusqu'à le faire payer aux autres par un appétit permanent et dévorant, de réalisation horizontale.

On mesure en ce moment que ce n'est pas en prenant le large, en mangeant la nature, en fuyant vers les étoiles, que l'homme règlera la question, mais en s'arrêtant pour réfléchir.

Le tout est de savoir quelle est la question. Elle n'a pas changé depuis Confucius, Socrate ou Jésus-Christ : qu'est-ce qu'un homme, quelle est sa définition ? L'objet de toute culture est d'approcher de la réponse. Elle est l'expression d'une conscience en marche. On commence par nommer le monde autour de soi, on connaît ensuite son propre nom, son propre rôle, puis on finit par se douter que tous les hommes ont la même dignité à défaut du même statut et voilà qui oblige à faire en sorte que le statut de chacun se rapproche de sa dignité. Voilà le seul progrès qui vaille.

Or il semblerait que le monde ait cessé de croire à l'égalité de chacun pour réclamer plutôt l'égalité tout de suite par le statut et le progrès par la technique. La perception morale du prochain en est pervertie. L'amour d'autrui devient une foutaise. On en arrive à ce paradoxe d'une société où les droits deviennent les mêmes pour tous et où personne n'aime et ne connaît personne.

Tout l'Occident développé s'abandonne aujourd'hui à cette ignorance, cette abstraction, cette impudence permanentes. L'individu est contraint à retrouver seul, dans la maturité ou la vieillesse (encore ! s'il y parvient) le chemin d'indulgence et de sagesse que n'importe quel écolier du primaire découvrait naguère avant l'âge de dix ans.

L'Europe a laissé s'échapper au fil de son histoire tout un peuple blessé, affamé, affligé du complexe de l'émigrant-

révolutionnaire qui consiste à répéter: « J'ai tourné la page », sans cesser de prendre des nouvelles du pays.

Les nouvelles sont bonnes. La fin du cycle est presque atteinte. Ceux qui sont nés quelque part sont entrés en résistance ouverte. Le combat qui s'annonce est le contraire de ce que prétendent les esprits forts et les âmes faibles : il ne s'agit pas de se replier sur soi-même contre les autres. Il ne s'agit pas de défendre un bastion comme l'affirment trop légèrement les descendants de trotskystes. Il ne s'agit pas d'infliger aux autres nations une arrogance culturelle de souris qui rugit, mais de parler un langage de douceur et de fermeté suffisamment particulier pour qu'il devienne universel. Là où vos adversaires règnent par le feu, le fer et l'ignorance, là où attentats et représailles se succèdent, il faut introduire la subversion humaniste et restaurer le prestige des vieux peuples qui ont leur mot à dire sur le destin des hommes.

Oui, il est permis de parler de notion nouvelle.

La subversion humaniste est assez simple à définir. Par exemple, elle l'est par son langage qui est le contraire de celui des films d'action américains, lesquels pratiquent, au moins pour les trois quarts d'entre eux, une politique d'agression nihiliste et planétaire. La subversion humaniste prône le recueillement, le retour sur soi, la connaissance de l'autre par une meilleure connaissance de soi. Elle prône l'universel au lieu de l'international.

La culture internationale jette les nations les unes contre les autres en prétendant les réunir au nom du progrès obligatoire. En leur imposant une langue commune comme le faisait l'empire des Habsbourg à ses soldats qu'elle obligeait parfois à parler latin pour ne donner la primauté à aucune nationalité, l'Internationale, celle qui se prétend le genre humain exacerbe les divisions ethniques et culturelles jusqu'à la guerre civile. Elle oppose les habitants d'une même nation en traçant artificiellement la ligne qui sépare la modernité des ténèbres, en exigeant des hommes qu'ils se rendent toujours quelque part, qu'ils aillent toujours plus loin, pour échapper à l'obscurantisme, qu'ils jouent les rebelles, qu'ils recherchent une égalité dans l'avoir et non dans l'être, dans le mouvement et non dans l'immobilité.

La subversion humaniste quant à elle ne trace aucune ligne, elle n'invite personne à la conquête ou au désir, elle désigne un point d'équilibre immobile en chacun de nous, elle invite à la douceur, à la force d'âme, et à la sagesse qui sont le sens et le but de toute vie humaine.

Cette force d'âme est le principal de ce qui reste à la France pour retrouver le statut qu'elle a perdu. Il y a un siècle à peine nous étions exemplaires. Nous avons introduit un ferment de résistance à l'absolutisme dans tous les pays du monde. Nous

possédions un empire. Aujourd'hui la France peut renouer avec son exemplarité mais elle ne concourt plus dans la même catégorie. Elle a passé l'âge de fonder des empires. Elle peut plutôt lancer un équivalent moral du mouvement des non-alignés et se prévaloir d'un précédent, l'exportation de son code civil, pour recommencer à donner au monde, en maints domaines, un exemple de modération et de bon sens (à condition qu'elle les retrouve).

Elle peut illustrer que sa connaissance du cœur de l'homme, son christianisme syncrétique, sont des facteurs de paix et de stabilité dont le monde a besoin. L'aptitude gandhienne à résister et à convaincre est le fait des vieilles nations, tempérées par le climat et par l'histoire. En comparaison de la Malaisie ou de l'Algérie, même si l'on imaginait qu'une compétence égale finira par s'instaurer entre tous les pays embarqués dans le train de la modernité, nos pays à nous se sont trompés plus souvent. S'ils ne s'affirment bientôt plus par un surcroît de technicité ou de vigueur, ils s'affirmeront par un surcroît de jugement. Ils seront donc à même d'indiquer aux jeunes nations comment se garder des erreurs : ils leur montreront comment s'épargner l'asservissement culturel et moral, comment éviter la rivalité avec les nations voisines, comment digérer ses extrêmes en montrant une fermeté d'âme.

Il suffit, pour retrouver ce magistère des nations vieillies dans l'épreuve de conjurer la tendance d'une partie de nos élites à se comporter en jeunes chiens, à se mettre au diapason des peuples adolescents pour leur plaire, et à baisser leur garde.

Une partie du rayonnement français tient à la façon dont la France se perçoit dans son propre rôle. Force est de constater que, n'ayant plus guère la notion de sa propre dignité, elle ne peut l'inspirer à personne.

Comment ? dira-t-on. Comment puis-je écrire une chose pareille ? Ne voit-on pas sans cesse le Président de la République saisir son pupitre à deux mains, pour nous réprimander au nom des valeurs éternelles qui ont fondé notre pays ? Ne le voit-on pas donner des leçons de philosophie et parfois de bon goût au président américain lorsque ce dernier transforme ses sommets diplomatiques en partie de campagne avec voiturette de golf et casquette à visière ? Certes. Ses costumes droits plaident pour lui, et le ton qu'il adopte, et tout ce que l'on voudra.

Mais le pays dont il a la charge est descendu d'un cran dans l'estime de lui-même. Ses élites se comportent comme si elles n'avaient qu'une très incertaine et très lointaine notion de leur dignité. Quand on leur parle d'honneur elles se pincent les narines. Quand on leur parle de droiture, elles répondent que ce sont là des notions relatives. Elles disent que dans droiture il

y a droite. En somme elles adoptent le comportement de ces pères ratés qui ne savent pas s'affirmer devant leurs enfants. Qui ne savent pas incarner l'autorité morale et qui répugnent à l'exercer. Ils prétendent désamorcer toute solennité dans l'attitude et le discours pour déjouer le soupçon d'arrogance. Mais à défaut d'arrogance ils montrent une sotte prétention et une fausse humilité dans leur façon de présenter le pays. Il suffit, pour s'en persuader, d'aller voir le site de Versailles sur Internet.

L'administration française a été incapable d'acheter le nom de domaine Chateaufersailles. Il est la propriété d'une société commerciale. L'adresse mène à une page d'entrée hideuse qui vous propose entre autres des séjours en Tunisie. Quant au site, il ne se distingue en rien du site d'un conseil général. A part deux mesures de Lulli et un soleil qui danse tout évoque l'esthétique d'un abri d'autobus. En tout cas certainement pas les fastes du Grand Siècle. Comparé à celui de l'Hermitage ou du Vatican, le site internet de Versailles fait pitié. Il désigne une nation qui ne sait plus être elle-même. Qui doute de son passé, qui n'a plus aucune notion de ce qu'elle est. Qui est incapable de l'illustrer aux yeux de ses visiteurs. Qui ne veut plus s'en souvenir devant ses provinces. Une nation qui se laisse déborder par l'image qu'on lui prête. Une nation qui épouse, sur elle-même, les préjugés des autres nations. Quand la France se répand en excuses à chaque fois qu'une guerre civile étrangère connaît un développement sur son propre sol, quand elle mélange les commémorations de la rafle du Vel d'Hiv avec les attaques de synagogues perpétrées par des musulmans, quand le président met le peuple en garde, au nom de nos valeurs pluricentennaires, contre le rejet de l'autre (alors qu'il sait très bien que le pays est surtout coupable d'avoir accueilli sur son sol ceux qui se rejettent les uns les autres) la punition est en route. Le redressement est en vue.

Tout le problème tient à cette fameuse idée de grandeur, chère au Général de Gaulle, difficile à définir et pourtant simple à percevoir. On peut, une fois encore, la définir par ce qu'elle n'est pas. La grandeur n'est ni l'arrogance ni la superbe. On ne devient pas un grand pays parce qu'on l'a décidé. On ne sait pas comment on devient un grand pays. Ça ne se décide pas, ça se fait tout seul.

Mais quand on l'est devenu, et, par notre histoire, nous le sommes devenus, on sait comment le rester. Voilà la tâche qui incombe à nos gouvernants : faire en sorte que la France reste grande, et continue à inspirer à la Savoie ou à la Corse le désir de cette grandeur. Faire en sorte que le pays cesse de se mesurer à l'aune du productivisme et de la démographie, car dans le domaine de la production comme dans celui de la

fécondité, la France est mal partie. Opposer l'universalisme français à l'internationale, voilà notre créneau.

A New Delhi en 1998, face à l'étudiant en chemise blanche qui me parlait de la conduite odieuse des Français devant les buffets de leur ambassade, il ne m'est pas venu à l'esprit de me définir comme Corse ou comme Savoyard . J'ai plutôt songé que la France méritait mieux que ça.

Il est temps de l'illustrer.

ANNEXE

Musée de la France qui mérite mieux que ça.

Les «lieux de mémoire» sont devenus des lieux de vie. Jadis réservés aux savants et aux poètes, ou voués à l'abandon et à l'oubli, ils attirent aujourd'hui de vastes publics épris de savoir et de beauté.

François Mitterrand

Jack Lang

Ministre de la Culture, de la Communication des Grands Travaux et du Bicentenaire

Emmanuel Le Roy Ladurie

Professeur au Collège de France, Administrateur Général de la Bibliothèque Nationale

vous prie de leur faire l'honneur d'assister au vernissage de l'exposition

1789 : Le Patrimoine Libéré

le Lundi 5 Juin 1989 à 11 h 30

Galleries Mansart et Mazarine

Bibliothèque Nationale 58, rue de Richelieu - Paris 2^e

6 Juin -10 Septembre

Invitation valable pour deux personnes pendant toute la durée de l'exposition

L'exposition à la Bibliothèque de l'Arsenal

sera inaugurée le même jour à 17 h Entrée par le terre-plein du Bld HenriIV

FR FRA0586 4 AP 0253FRA /AFP-FE13

Musique-Chirac

"Les musiques d'aujourd'hui": Jacques Chirac répond à Jack Lang

PARIS, 23 oct (AFP) - Le maire de Paris, M. Jacques Chirac dans une lettre adressée au ministre de la Culture, rendue publique mardi, répond à M. Jack Lang qui avait déploré le manque de locaux de répétition et de salles de spectacle spécifiques permettant d'accueillir "Les musiques d'aujourd'hui".

"La municipalité n'entend pas créer pour la promotion et la diffusion des musiques antillaises, maghrébines, africaines et autres, des ghettos artistiques qui confineront les groupes musicaux et chorégraphiques dans des lieux spécifiques leur étant réservés", indique M. Chirac. "Elle entend au contraire favoriser le mélange des formes culturelles et les synergies inter-artistiques qui peuvent en résulter", ajoute-t-il.

La Ville de Paris "n'a pas attendu", poursuit M. Chirac, le plan d'équipement de salles de petites et moyennes capacités destinées aux musiques d'aujourd'hui lancé par le ministère de la Culture, il y a deux ans, pour offrir "aux jeunes groupes, des lieux de diffusion au sein de centres d'animation répartis dans toute la capitale"

Le maire de Paris cite sept centres existants destinés à ce type de « musique: Jemmapes (10e), Halles (1er), Ravel (12e), Curial et Mjftis'se (19e). Cevennes (15e) et Charles Richet (13e) auxquels viendra s'ajouter "un nouveau

centre doté de douze studios de travail et de répétition" , prévu dans le projet de réaménagement du quartier de la Goutte d'Or (18e).

Au stade actuel de nos recherches pour l'élaboration des Ateliers de janvier 1992 (si je mets de côté la persistance d'un courant de peinture et de sculpture dans la ligne d'une certaine tradition du modernisme), ce qui semble le plus nouveau par rapport aux autres Ateliers, c'est un ton et une attitude : sans innocence et sans naïveté, sans jamais donner prise mais avec beaucoup de sensibilité et de pudeur, une façon lucide d'être soi-même en toute liberté sans interdit et sans mot d'ordre, un retrait certain aussi. Le refus du spectaculaire se tait au profit de la mise en place de « petits récits » jamais écrasants qui imposent des univers très personnels, un peu décalés, à partir d'un réel circonscrit au quotidien, au banal, et à un privé qui peut s'élargir au champ d'un imaginaire un peu fou dont on marque toujours les bornes. Le ton est réservé, sans cynisme ni romantisme, il marque une distance. Pas de critique directe, non plus, comme chez les jeunes Américains, mais des « présences discrètes » qui constituent des critiques latentes par la seule insistance à être, mais sans idéologie, sans dérision non plus.

La forme emprunte librement à tous les médias - peinture, sculpture, photo, vidéo, film -, sans volontarisme ni fascination, je pense notamment à celle du langage médiatique très présent dans les derniers Ateliers, qui est ici déconstruit et interprété en systèmes qui s'intègrent à l'univers privé), et s'inscrit dans une ligne que l'on pourrait qualifier de conceptuelo-minimale. mais en y intégrant l'image dans une attitude libérée de toute orthodoxie.

Suzanne Pagès *Directrice du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris*

Art-musées

Place aux jeunes pour "L'invitation au musée", en octobre

PARIS, 28 sept (AFP) - Les uns croqueront des sculptures de Pompon en pâte d'amande au Musée d'Orsay, d'autres joueront aux "Petits Monstres" au Musée national des monuments français... Cette année, la 4ème édition de l'opération "L'invitation au musée" fait une large place aux jeunes pendant tout le mois d'octobre.

Organisée par la Direction des musées de France et la Réunion des musées nationaux, elle sera officiellement lancée samedi par le ministre de la Culture et de la Francophonie, Jacques Toubon, lors de l'inauguration du musée de Cambrai et du musée de la Chartreuse de Douai, tous deux rénovés.

Lors d'une conférence de presse, mercredi, le nouveau Directeur des Musées de France Françoise Cachin, a précisé que son objectif était "de faire découvrir au public jeune la richesse des musées français afin de lui donner le goût d'une fréquentation spontanée et personnelle en dehors du cadre scolaire".

"Les musées ne sont pas seulement des conservatoires" du passé un peu hautains et poussiéreux, selon une image dorénavant révolue, mais au contraire, et depuis toujours, des lieux d'inspiration, propices à la création", a-t-elle ajouté.

Ainsi, les 8 et 9 octobre, les jeunes pourront inviter leurs parents au musée. Un laissez-passer spécial, fourni à l'entrée de chacun des musées participants, donnera accès gratuitement à deux adultes accompagnant un jeune. Ce n'est donc plus les parents qui emmèneront leurs enfants au musée, mais l'inverse.

Les 22 et 23 octobre, le musée d'Orsay lance une opération "Pompon gourmand", destinée à faire découvrir le sculpteur François Pompon dont les oeuvres - en majorité animalières - sont exposées du 18 octobre au 22 janvier.

Ce week-end là, sur le parvis Bellechasse, les enfants mangeront des animaux en pâte d'amande, tout droit sortis du bestiaire de Pompon et pourront jouer au "jeu de l'ours", variante simplifiée et adaptée du jeu de l'oie.

Une importante campagne de communication (affiches, spots-télévision, supplément de 32 pages dans Télérama, concours dans le mensuel pour lycéens Phosphore), s'ouvre ces jours-ci sur le thème ""En octobre, les musées ouvrent leur coeur à la jeunesse".

Cela vaudra pour plusieurs centaines d'établissements, qu'il s'agisse des musées nationaux, régionaux ou de la Ville de Paris.

AFP 281503 SEP 94

Jacques Toubon

Ministre de la Culture et de la Francophonie

Françoise Cachin

Directeur des Musées de France

Jean-Marie Moulin

Conservateur Général du Patrimoine

Chargé des musées nationaux du château de Compiègne

vous prient de leur faire l'honneur d'assister à l'inauguration de l'exposition

le « coaching » en France au XIXème siècle

*Cette invitation, valable pour deux personnes, tiendra lieu
de laisser-passer aux contrôles*

*Cette exposition, organisée par le musée national de la Voiture et du Tourisme
de Compiègne, avec le soutien de la société des amis du musée national de la
Voiture et du Tourisme est ouverte du 8 octobre au 7 novembre 1994*

Tous les jours, sauf le mardi, de 9h15 à 16h30

MAIRIE DE PARIS

DIRECTION DES AFFAIRES CULTURELLES

SERVICE DES RELATIONS EXTERIEURES

Nous vous remercions de bien vouloir trouver ci-joint la transcription de la table ronde du 29 janvier 1993 "l'inscription de la création contemporaine dans un édifice religieux" organisée à l'occasion de l'inauguration de l'oeuvre de Pierre Buraglio dans la chapelle Saint Symphorien.

Compte tenu de l'importance du débat et des difficultés à transcrire des discussions de cette ampleur à partir de plusieurs cassettes audio, il se pourrait que des imperfections se soient glissées (notamment lors de la transcription phonétique), et nous vous prions par avance de nous en excuser.

Nous espérons que ce document vous intéressera... et vous souhaitons bonne lecture.

(-)

Je crois que peu de gens ont aussi bien parlé de la chapelle que le Cardinal Lustiger, mercredi dernier. Ses paroles me semblent

essentiellles: "Dans le temple païen on veut voir dieu, dans l'église on ne voit rien". C'est une notion extrêmement importante, qui rend le programme particulièrement difficile et beaucoup plus difficile que pour le programme d'un hôpital car se sont les fidèles, les chrétiens qui apportent l'église. La véritable église est dans un au-delà qu'on espère ou qui surviendra peut-être, mais se sont les hommes qui viennent apporter ce qu'est l'église, Dominique Ponnau l'a dit beaucoup mieux que moi tout à l'heure.

Mais ce qui montre que le programme est particulièrement difficile revient à poser la question: Comment Pierre Buraglio est-il passé des fenêtres qui étaient à mon avis très figuratives, ça on l'a un peu oublié, il faut voir ce que c'était que les années 60-70, c'était toute la figuration qui revenait très forte, très politiquement forte, très facile où tout le peuple américain qui était là contre une abstraction faite par des gens beaucoup plus âgés et qui était finalement rejetée. Je pense que cela a été l'honneur de ces peintres de partir de rien, c'est-à-dire des châssis, mais c'est un rien glorieux, parce que montrer un châssis dans une galerie de peinture ce n'était pas évident, un châssis souvent retourné d'ailleurs, vous avez tous vu ça. Donc le problème est de savoir comment il est parti de la fenêtre et de l'entrecroisement d'une fenêtre, aux reports et maintenant à la chapelle.

On a tellement bien parlé de la chapelle que je ne vais pas en parler mais je trouve que le travail de Pierre Buraglio reste toujours, alors un mot qui est sans doute dépassé, "Supports-Surfaces".

D'abord le travail du badigeon. Tout à l'heure Bruno Racine a parlé de la complexité du badigeon. Ce qu'il y a de formidable c'est qu'on a l'impression que les différentes couleurs du mur viennent à peine d'être enlevées et que là dessus s'élève avec beaucoup de naturel, ce qui est à peine un signe, ce qui est presque une trace mais qui est très très forte, la croix du fond.

Et puis ce qui est très subtil, c'est l'endroit pour les austies (SIC) avec une croix qui est beaucoup plus difficile à voir, qu'on voit bien de près, très mal de loin, et le petit report bleu de gauche qu'on ne voit que de près.

Puis, c'est l'enchaînement sur le mur, je crois que c'est la première fois que vous travaillez sur la pierre. Vous insistez sur tous ces carrés de construction qui viennent ponctuer le mur, mur surface, mur support, et sur le mur sud, celui qui va vers le boulevard Saint-Germain, il y a cette lampe qui reprend la même forme carrée avec juste une lumière, en opposition sur les murs ces emails (SIC), et de nouveau le dessin à peine visible mais progressif de la croix.

Il y aurait beaucoup de choses à dire, les couleurs, le vert, le rouge du fond, le bleu, mais la réussite parfaite de cette chapelle me semble être, peut-être la plus grande traduction de l'esprit "supports-surfaces", dans un lieu de culte avec l'un des programmes les plus difficiles à définir encore une fois car tout le monde a des idées sur ce programme mais personne ne peut l'écrire, puisque c'est encore une fois nous qui faisons le programme de l'église.

(...)

*Brandi, Caramelle, West, ces trois artistes d'origine autrichienne, encore largement méconnus en France *, appartiennent à cette génération des années 80 (entre 31 et 42 ans) qui, pour être enracinée dans le contexte viennois de l'« Actionnisme », notamment, et nourrie des divers courants conceptuels, minimalistes et expressionnistes du moment, a développé des démarches très singulières et indépendantes sur la base d'une subjectivité affirmée, toutes frontières de genres ou d'échelles abandonnées, tous supports confondus.*

Brandi et West ont souvent collaboré à la création de ces « lieux » éphémères et de haute tension où, à travers l'expérience du corps toujours présent, se disent éblouissements et hallucinations dans des mises en scène un peu secrètes. A travers le travail des matières et des couleurs en fusion, Brandi matérialise jusqu'à l'incandescence un projet quasi visionnaire dans un rapport chaviré du corps à l'espace, par le passage d'échelles du plus petit au plus grand où le corps s'abîme avec l'esprit dans le pur champ pictural.

A mi-chemin de l'objet, de la sculpture et du meuble, les œuvres de West ont le statut ambigu de vraies « créations » que l'artiste voit comme des supports « psycho-analytiques », le corps s'éprouvant aussi, à travers elles, dans l'espace. Leur rudesse baroque, leur instabilité, et comme un inachèvement, leur confèrent une présence très troublante dans un inconfort mental et physique affirmé.

Caramelle, plus isolé, parti d'objets et de mises en scène dans une certaine ligne conceptuelle et dans un esprit voisin de Fluxus, évolue vers la prise en charge globale et déstabilisante d'un lieu dont il déconditionne la vision habituelle par des interventions en prise directe et des effets picturaux, notamment, où l'humour et la poésie ont une part déterminante dans l'érosion des données et l'émergence d'une nouvelle évidence architecturale.

Cette exposition est due à l'initiative de Denys Zacharopoulos dont la grande connaissance de la scène autrichienne a guidé le choix des participants, aidé à la sélection des œuvres et contribué de façon déterminante au catalogue. Nous lui en sommes très amicalement reconnaissants.

Réalisée avec Béatrice Parent par Annie Mérie et Laurence Bossé, elle a bénéficié de nombreux soutiens.

*Il nous est particulièrement agréable de remercier :
Madame le Ministre Hilde Hawlicek,
Madame Ursula Pasterk,
Monsieur Rudolf Altmüller,
pour leur soutien indispensable et attentif à la réussite du projet,
Monsieur Peter Pakesch pour sa collaboration amicale et permanente.
Enfin les artistes eux-mêmes à qui nous adressons nos très chaleureux remerciements pour leur engagement particulier.*

« La venue de Björk à la Sainte-Chapelle n'est pas un simple accueil, mais a été voulue par l'établissement public. Elle symbolise la politique de dialogue entre le patrimoine et la création que nous promouvons. A la Sainte Chapelle, il y a eu 2 événements nouveaux importants pendant l'été : le cycle Bach pour juillet, programmé par Monique Devaux (dont 2 concerts diffusés sur internet, une première), et Björk en août. Ceux-ci illustrent 3 idées fortes de notre projet :

-
toutes les expressions musicales ont un égal droit de cité dans les monuments

-
l'établissement a un objectif d'action culturelle et d'innovation à long terme

-
il ne se contente plus de prêter ou louer des lieux, mais produit ou coproduit, et devient partenaire actif des professionnels de la culture dans toutes les disciplines artistiques. »

Interview de Jacques Renard,
Président du Centre des monuments nationaux

ALAIN RAFESTHAIN

Président du Centre des
monuments nationaux de la région Centre

XAVIER PATIER

Commissaire à l'aménagement du domaine national de Chambord

ISABELLE DE GOURCUFF

Administratrice du château de Chambord

**vous convient à la première de " Le Garage " Essai sur la
mystique Rock de Karine Saporta, le 4 septembre 2001 à 21 h au château
de Chambord.**

Chorégraphie et mise en scène : Karine Saporta Musique live : groupe Mamooth
Cocktail dans le donjon du château

RSVP:

Carton joint et réservation obligatoire : 02 54 50 50 13 de 10 h à 18 h

Centre des
monuments nationaux Château de Chambord 41250 Chambord

Carton à remettre au contrôle à l'entrée

Valable pour deux personnes

Une production du Centre Chorégraphique National
de Caen/Basse-Normandie
coproduction : Théâtre de Caen - Montpellier Danse 01-
Festival de Otono de Madrid
Avec le soutien de l'AFAA Association Française d'Action Artistique /
Ministère des Affaires étrangères
et du Conseil Régional de Basse Normandie.

Spectacle présenté au château de Chambord par Monum,
Centre des monuments nationaux avec le soutien de la Région Centre.

REGION

www.monum.fr

abbaye de la Sauve-Majeure

JACQUES RENARD

Président du Centre des monuments nationaux

MICHEL BERTHOD

Directeur régional des affaires culturelles d'Aquitaine

FRANÇOISE HENRY-MORLIER

Administratrice de l'abbaye de la Sauve-Majeure

ALAIN TERRAZA

Maire de la Sauve-Majeure

ont le plaisir de vous convier à l'une des trois représentations de la pièce chorégraphique de la compagnie Faizal Zeghoudi «Hamam», les 5, 6 et 7 juillet 2001 à 21 h 30, à l'abbaye de la Sauve-Majeure.

Chorégraphie et mise en scène : FAIZAL ZEGHOUDI

Soutenu par le Ministère de la Culture / Drac Aquitaine, le Centre des monuments nationaux, le Conseil régional d'Aquitaine, le Conseil général de la Gironde, l'Été Girondin, l'Adami, la fondation Beaumarchais, l'ACT et le CCN Ballet Biarritz.

Centre des monuments nationaux abbaye de la Sauve-Majeure 33670 La Sauve-Majeure tél. 05 56 23 01 55 fax 05 56 23 38 59

www.monum.fr

Invitation pour deux personnes à présenter à l'entrée avec la participation de l'entreprise Dagand, restauration de monuments historiques

Fête de la Musique 2001 à l'Hôtel de Sully

« BULLE SONORE »

Le concept de cette édition est la rencontre entre le design et la nouvelles vague des sons électroniques. Le but est de créer un espace de déambulation, de lumières et de sons propices aux attitudes courtoises dans l'écrin urbain raffiné de l'Hôtel de Sully. Et de conserver à la Fête de la Musique, en dépit de certains débordements, le sens de son propos initial à l'occasion de ses 20 ans.

Ma proposition s'est porté sur une jeune équipe d'organiseurs, FASTE, qui a choisi de s'investir dans la rencontre du patrimoine et de la création contemporaine. La qualité des interventions artistiques retenues vise le positionnement de **monum**, dans un espace de référence ciblé, celui de la jeune création et des univers esthétiques liés aux technologies nouvelles. Notre but est aussi d'accueillir des leaders d'opinion de tous horizons pour un temps de rencontre privilégié avec le projet de repositionnement culturel de l'Etablissement dans le cadre d'une stratégie de communication d'influence vers les groupes de presse, le nouveau mécénat, des réseaux artistiques et culturels non institutionnels, les industries culturelles, etc.

Afin de favoriser l'échange et la communication interne des personnels du siège dans une atmosphère conviviale, la soirée commencera d'abord en musique (DJ Harald) à partir de 17h avec un pot sur la terrasse, l'Hôtel de Sully ouvrant ensuite ses portes au public à 19H.

Au cours de la soirée, des rafraîchissements seront également offerts aux invités du Président, des invitations ayant été adressées à notre fichier de RP.

Et, tout au long de la soirée, une programmation musicale française et internationale à la fois ludique, pointue, rare et élégante, présentée dans un jardin à la française aménagé pour l'occasion par une jeune designer montante Matali Grasset (spécialiste du low-tech et présentée à Orléans dans le cadre d'Archilab 2001, cf Libé du 31 mai) incarne à merveille l'esprit de recyclage véhiculé par les musiques électroniques qui seront incarnées par quatre formations internationales, deux djs et deux live en alternance tout au long de la performance musicale. Ce sera la signature de la première Fête de la Musique du nouveau millénaire signée **monum**.

Les visuels ont été conçus par le graphiste Yurgo.

Pour cette Fête de la musique, Monum a obtenu le partenariat de Cartexpress.com, site de Wanadoo édition, qui assure la diffusion d'une e-card Fête de la musique /**monum**, en Une du site de Cartexpress.com (leader en France des sites e-card, avec une audience de 7 millions de pages vues et 500 000 visiteurs par mois) et une promotion en ligne pendant six mois dans sa rubrique Musique .

ARTISTES :

Matali Grasset : installation « Yellow sound machine »

Jeune designer française, qui a retenu l'attention du milieu professionnel du design et des arts, ainsi que des médias, depuis la fin des années 90. Elle s'est fait connaître avec ses "objets travestis" -notamment la lampe "autogène" produite grâce au concours de la Délégation aux arts plastiques. Elle a

également conçu un verre et un plateau pour Orangina, ou encore une corbeille à papier réutilisant les balais verts de la ville de Paris. Elargissant le design à l'installation, elle a créé de nombreux environnements et des bars, comme le Bar marocain du Musée des arts décoratifs en ou le Bar ethno techno du salon Who's Next . Son radio-réveil "Ici Paris" est entré dans les collections du Fonds national d'art contemporain (Ministère de la culture, Paris) et la galerie Peyroulet à Paris lui a consacré une exposition personnelle en 2000.

Le design de Matali Grasset flirte avec les arts plastiques et s'appuie sur une idéologie low-tech du recyclage, une sorte d'écologie urbaine où se mêlent ludisme, humour et adaptabilité à la multiactivité (...)

Le programme stratégique de développement, engagé en janvier 1999, entre dans sa phase de mise en œuvre. A l'issue des trois étapes de réflexions intitulées « Où en sommes-nous ? », « Où voulons-nous aller ? » et « Comment y arriver ? », le programme conduit par la délégation au développement avec la société L&R, s'intègre à un ensemble plus global avec la poursuite du travail sur les projets de monument, la démarche qualité appliquée à la visite, les enquêtes de publics, la communication et la promotion des monuments.

Les trois axes de travail du programme

® Le développement des monuments, comprend :

- la réactivation des projets de monument,
- la poursuite de la démarche qualité,
- l'inscription de la notion « d'accessibilité » du patrimoine dans la définition de la mission culturelle de l'Etablissement au sens large du terme : accessibilité physique, intellectuelle, culturelle, comportementale et financière...

® La promotion, avec :

- l'élaboration des plans de promotion interrégionaux et d'un plan national,
- le développement des services de l'Observatoire des publics au niveau interrégional et par monument.

® Le développement professionnel reposant sur les échanges d'expériences en :

- améliorant en interne la circulation des savoir-faire en créant des réseaux de compétence (par métier, par nature de monument, par thématique d'interprétation etc.),
- développant les échanges avec les partenaires des secteurs touristique et patrimonial et les organismes comparables à l'étranger (ex. English Héritage).

L'accessibilité des monuments nationaux

Le concept « d'accessibilité » et les grilles d'analyse qui permettent son application, offrent une méthodologie qui permet de prolonger *Objectif accueil* dans l'esprit de la démarche qualité appliquée à la visite : après l'analyse factuelle de l'offre, qui était celle d'*Objectif accueil*, on passe à une réflexion sur son adéquation à chaque catégorie de public, en fonction de l'observation des publics présents et des choix d'élargissement retenus par les administrateurs.

De cette réflexion découlent des orientations en termes d'évolution de l'offre (équipements, prestations, organisation du service, formation des équipes), et dans l'immédiat des priorités en termes de promotion : comment mettre en valeur les atouts dont dispose le monument auprès de ses publics-cible ?

Ainsi se met en place une méthodologie globale qui relie de façon cohérente la conception du message culturel, la mise au point d'une médiation efficace, et la démarche vers des publics nouveaux. L'enjeu de l'attractivité rejoint ainsi celui de la démocratisation culturelle.

Dans l'immédiat, l'élaboration des plans de promotion interrégionaux

Au cours du premier trimestre 2000, les animateurs de développement se concentrent sur le deuxième axe de travail. Ils rédigent une première version, avec l'aide de la société L&R, de fiches de référence par monument. Ces fiches recensent le potentiel de développement de la fréquentation et les besoins en terme de développement et de promotion pour chaque monument. Elles seront ensuite soumises pour discussion et validation aux administrateurs à l'occasion de réunions de travail en région à partir du mois de mars.

A l'issue de ces réunions et grâce au soutien des administrateurs, les animateurs de développement disposeront d'une vision claire et consensuelle des monuments, de leurs publics, des activités et des « produits » à promouvoir. Cet été, ils seront donc en mesure de proposer des plans de promotion interrégionaux détaillés qui définiront les actions à mettre en place pour la saison touristique 2001. Un plan de promotion national, élaboré en juin pour s'inscrire dans le processus budgétaire de 2001, viendra conforter les actions en région. L'Etablissement pourra ainsi insérer ses actions de promotion selon le calendrier du secteur touristique.

Le Panthéon, façade et péristyle, portrait d'enfants d'Aubervilliers

Ce lieu où la nation dit sa reconnaissance aux grands hommes est aujourd'hui saisi par le vivant et pénétré par la force de l'art et de l'enfance. Yan Pei-Ming illustre par toute son oeuvre et par sa personnalité le concept de métissage. Il est un grand peintre d'aujourd'hui et d'une certaine façon, le plus bourguignon de nos artistes. Artiste dans la cité, Ming veut témoigner de son temps et rester au plus haut niveau d'exigence dans l'expression de son art. Ici il nous fait voir une trilogie de l'enfance, la chronique de notre monde, en trois étapes. Parti de Soweto, il y a rendu un hommage fraternel à Hector Pieterse, ce jeune Sud africain victime de l'apartheid. Puis son travail s'est poursuivi à la Réunion pour s'achever enfin à Aubervilliers. Je me souviens de Jack Ralite déclarant qu'il n'y avait pas de monument à Aubervilliers; que les monuments y étaient les habitants.

Ces enfants, offerts à notre regard, sont les monuments de notre avenir, signes émergents de la postérité. Au-delà de la fugacité d'une exposition, cette rencontre avec eux, et ce futur qu'ils nous offrent en partage dans le lieu même de la patrimonialisation exprime ce que l'art, dans ses tours et ses détours, sait révéler.

Le métissage est fondamental dans la constitution de nos identités. Il est ce qui fait l'un par l'autre. Une relation s'établit et nous fertilise par la connaissance de nos différences. Le métissage instaure une culture de l'altérité qui apprenant et faisant l'histoire exprime dans les espaces du quotidien, un désir de vivre ensemble et une relation nouvelle entre le centre et la périphérie. Ces enfants d'Aubervilliers qui sont là, ces enfants de Soweto, ces enfants de la Réunion mettent au centre la périphérie, disent la force de la marge et donnent lieu au partage et à l'appartenance. Sous le signe de l'art, qui sait s'emplier de toutes nos aspirations et évoquer leur universalité, grandit cette vivante culture comme grandissent les enfants.

La ville est l'établissement humain qui sait le mieux accueillir ces sédimentations et cette complexité de nos êtres. La ville est la procédure édifiée qui fait de nos différences un espace public pour la délibération et la dilection. Le Panthéon est aujourd'hui cette agora, entre mémoire et

projet. Je voudrais dire à Yan Pei-Ming, mon amitié et mon admiration pour ce qu'il fait et qu'ici, il nous donne.

Allocution du 12 mai 1999 (Extraits)

François Barré

Directeur de l'Architecture et du Patrimoine Président de la Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites

Événements.

Ile-de-France Paris

Monum

Les musiques électroniques apprécient les jolies choses. Avec le cadre majestueux de deux monuments historiques parisiens, elles seront vraiment à l'honneur. Parce qu'elles le valent bien!

7 septembre 2001 La Conciergerie

C'est la salle des Gens d'Armes de la Conciergerie que les Rendez-Vous Electroniques ont choisi d'investir.

De 20 h à minuit, l'artiste **Gérard Boch** s'adonnera à une performance. Boch a « croqué » les audiences des tribunaux de justice, et la Conciergerie étant dans le siège du Palais de Justice de Paris.

Pour lui donner du cœur à l'ouvrage, deux concerts électroniques expérimentaux : Gel, **un** musicien dont le Power Book permet toutes sortes de fantaisies nuancées, et **Laurent Hô**, ou un Dj de techno brute pour une prestation unique, qui promet d'être plus proche de la musique contemporaine que d'une bande son de rave.

8 septembre 2001 Hôtel de Sully

A partir de 15 h les jardins à la française de l'Hôtel de Sully accueilleront **l'organic chill out**. Le chill out, c'est l'electronica à la coule, la musique végétale par excellence qui se fondra pour le mieux dans cet immuable décorum. Aux platines des spécialistes du genre : **Professor Oz** (ProZakTrax) en live, **Eva Peel**, journaliste, et **Vincent Nayrolles** (Bleep). A 18h

Octet, jeune duo de musiciens magnanimes, n'est pas fasciné par l'esthétique froide et technologique du numérique. Sans s'encombrer des dogmes de l'electronica, ils préfèrent jouer sur les anachronismes.

Le concert, qui est une dimension essentielle pour exprimer leur musique, et s'inscrira dans un environnement conçu par **Ouah Ouah Design**, artiste numérique porté sur l'image. Angoissantes ou enfantines, brutes ou retravaillées, ses images sont le reflet d'un monde contemporain saturé de références, cherchant une nouvelle spontanéité.

Le nouveau document d'appel à la visite du château de Chambord

Rappel des objectifs :

-1.1 - Appeler l'attention d'un public touristique très vaste de plus en plus sollicité et particulièrement dans la région Centre par les moyens modernes de marketing et de communication.

Les techniques d'information touristiques évoluent vite. Elles sont caractérisées par

- l'obsolescence rapide des messages,
- la vitesse et le dynamisme dans les formes,
- la nécessité permanente d'innover dans l'information

et un ciblage très précis du message.

Ce qui a conduit Solange Collery dans son étude à préconiser une distinction claire entre les fonctions : d'appel, d'aide à la visite, de communication institutionnelle. Il s'agit bien "d'appeler les publics " toujours nouveaux et toujours plus nombreux à visiter le château de Chambord.

-1.2 - Résumer l'identité du message et le valoriser en synthétisant en images fortes, les éléments clés qui le constituent

Le domaine national de Chambord est un lieu patrimonial de toute première importance en France. Il dispose d'une charte graphique. Les ingrédients de la communication sont historiques. François 1er, Léonard de Vinci, Louis XIV et Molière,

Henri comte de Chambord, illustrent par leur vie et leurs actes des moments décisifs de l'histoire de France et d'Europe.

Le château n'est pas vide. Ainsi l'image d'une boîte magique suggère une collection d'objets architecturaux et artistiques que l'on découvre en poussant la visite du site à l'intérieur.

Il convient donc d'habiter cet imaginaire collectif avec les mots pour le dire à la veille de l'an 2000.

-1.3 - Quitter une imagerie du château traditionnelle et statique, qui véhicule des risques de désuétude.

(...)

La vision de la culture a énormément évolué. La culture, ce n'est plus le patrimoine. C'est l'interrogation de soi-même, une certaine citoyenneté, une manière de s'ouvrir au monde.

...

Je le répète : les auditeurs viennent sur France-Culture pour l'approfondissement de l'actualité qu'elle propose dans les plages quotidiennes, pour entendre des intellectuels, des syndicalistes ou des politiques problématiser et expliquer la vie sociale et politique.

Laure Adler, directrice de France Culture,
Interview au Monde, Juillet 2004

**Discours de M. Jacques CHIRAC,
Président de la République,
à l'occasion du transfert des cendres
d'Alexandre DUMAS au Panthéon.**

**Samedi 30 novembre 2002,
place du Panthéon**

La République, aujourd'hui, ne se contente pas de rendre les honneurs au génie d'Alexandre DUMAS. Elle répare une injustice. Cette injustice qui a marqué DUMAS dès l'enfance, comme elle marquait déjà au fer la peau de ses ancêtres esclaves.

**Discours de M. Jacques CHIRAC,
Président de la République,
à l'occasion du 14 juillet 2004**

(...) Nos compatriotes Juifs, Musulmans, ou d'autres, parfois même tout simplement des Français...

*Les livres qui m'ennuient, que je n'aime pas trop, c'est Proust.
Proust, c'est plus pour les femmes que pour les hommes.
(interview in Célébration de Johnny Hallyday, Robert Morel, 1968)*

"Les Français n'aiment pas qu'on attaque Johnny "
Bernadette Chirac